

LA NATURE DU PEUPLEMENT EN MAURIENNE ET EN TARENTAISE

LES HOMMES ET LES TYPES HUMAINS

(suite)

par H. ONDE

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

ABRÉVIATIONS :

A. D. S. — Archives départementales de la Savoie.

A. D. H. S. — Archives départementales de la Haute-Savoie.

C. — Série C.

L. — Série L.

M. — Série M.

F. S. — Fonds Sarde.

I. T. — Intendance de Tarentaise.

I. M. — Intendance de Maurienne.

33. A. D. H. S., M., Liasse Statistique, Commerce, Industrie, 1816-1819. Brouillon d'un rapport de l'Intendant général en date du 15 novembre 1819, mss. de 165 p.
34. ALBANIS-BEAUMONT (J.-F.). — Description des Alpes Grecques et Cottiennes ou Tableau historique de la Savoie. Paris, Didot l'aîné, 4 vol. in-4° et atlas in-fol., t. I, II, III, an XI, t. IV, 1806.
35. BARTOLOMEIS (Luigi de). — Notizie topografiche e statistiche sugli Stati Sardi. Torino, Stamperia Reale, 1840-1847, 4 vol. in-8°; vol. II, fasc. I et II, 1841, 400 p.

¹ Pour les 32 premiers numéros, se reporter à la Bibliographie de notre article sur l'Occupation humaine en Maurienne et en Tarentaise (*Revue de Géographie alpine*, XXIX, 1941, fasc. II, p. 223 et sq.).

36. BÉGULE (Lucien). — La peinture décorative en Savoie. Les peintures murales des chapelles Saint-Sébastien et Saint-Antoine à Lanslevillard et Bessans (Maurienne) (*Mém. Ac. des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, Sciences et Lettres, 3^e série, XVI, 1919, p. 397-434, XVI pl. phot.).
37. BELLEMIN. — Suite de la statistique du Duché de Savoie. Province de Maurienne. Almanach du Duché de Savoie pour l'année 1822. — Province de Tarentaise. Almanach du Duché de Savoie pour l'année 1823. Chambéry, Pierre Albera, in-16, p. 1-107 et 1-77.
38. BILLIET (Mgr Alexis). — Mémoire sur le mouvement de la population dans le diocèse de Maurienne, de 1810 à 1830 (*Mém. Ac. Savoie*, 1^{re} série, V, 1831, p. 255-279).
39. BILLIET (Mgr Alexis). — Observations sur le recensement des personnes atteintes de goître et de crétinisme dans les diocèses de Chambéry et de Maurienne (*Mém. Ac. Savoie*, 2^e série, I, 1851, p. 1-40).
40. BORLET (C.) et PONCIER (J.). — Le type savoyard (*La Science Sociale*, Paris, 22^e année, 34^e fasc., mars 1907, 84 p. et 1 tabl. hors texte).
41. BRUCHET (Max). — L'abolition des droits seigneuriaux en Savoie (1761-1793). Coll. de documents inédits sur l'Histoire économique de la Révolution française publiés par le Ministère de l'Instruction publique. Annecy, Imp. Hérisson, 1908, in-8°, cm + 638 p.
42. BRUCHET (Max). — La Savoie d'après les anciens voyageurs. Annecy, Imp. Hérisson, 1908, in-16, vii + 375 p.
43. CANZIANI (Estella). — Costumes, mœurs et légendes de Savoie. Adapté de l'anglais par A. Van GENNEP. Chambéry, Dardel, 1920, in-4°, 105 p., XLVII pl. en couleurs.
- 43 bis. COPPIER (André-Charles). — De Tarentaise en Maurienne. Chambéry, Dardel, 1931, in-4°, 111 p., nombreuses illustrations.
44. GROS (Adolphe). — L'instruction publique en Maurienne avant la Révolution (*Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, V, 2^e partie, 1914, vi + 266 p.).
45. Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. Enquêtes agricoles. Deuxième série : enquêtes départementales (25^e circonscription : Hautes-Alpes, Haute-Savoie, Savoie, Isère). Paris, Imp. Impériale, 1869, in-4°, 296 p.
46. Ministère de l'Agriculture. Direction des Services agricoles du département de la Savoie. Enquête agricole de 1929. Dépouillement des questionnaires communaux. *Première partie* : tableau I, production végétale; tableau II, production animale; *Deuxième partie* : tableau III, économie rurale.
47. ONDE (Henri). — La route de Maurienne et du Cenis de la fin du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle (*R. G. A.*, XX, 1932, p. 701-775, 9 fig., 2 pl. phot.).

48. PASCALEIN (E.). — Histoire de la Tarentaise depuis 1792. Moûtiers, Imp. Cane, 1887, in-8°, 73 p.
49. PÉROUSE (Gabriel). — Les paroisses rurales d'un diocèse de Savoie au xvii^e siècle. L'archevêché de Tarentaise (*Rev. Hist. Eglise de France*, mars, mai, septembre 1913, et Paris, Letouzey et Ané, s. d., 83 p.).
50. PÉROUSE (Gabriel). — Etude sur les usages et le droit privé en Savoie au milieu du xvi^e siècle (*Mém. Ac. Savoie*, 5^e série, II, 1914, p. 305-631).
51. PÉROUSE (Gabriel). — Histoire d'une population aux xvii^e et xviii^e siècles. Etude statistique et démographique sur Saint-Sorlin-d'Arves, commune des hautes vallées alpestres de Savoie (*Mém. et doc. S. Sav. Hist.*, LXVII, 1930, p. 17-65).
52. Rapport de la Commission créée par S. M. le Roi de Sardaigne pour étudier le crétinisme. Turin, Imp. Royale, 1848, in-4°, xxviii + 224 p., 9 pl. hors texte.
53. ROSTAING (Abbé E.). — Valloire dans le passé. Essai de monographie. Lyon, Imp. du *Nouvelliste*, in-8°, 207 p., 27 phot.
54. TRUCHET (Abbé). — Saint-Jean-de-Maurienne au xvi^e siècle (*Mém. Ac. Savoie*, 4^e série, I, 1887, p. 1-632, 1 plan hors texte).
55. VERMALE (François). — Les classes rurales en Savoie au xviii^e siècle. Bibliothèque d'Histoire révolutionnaire publiée sous la direction d'Albert Mathiez. Paris, Leroux, 1911, in-8°, 327 p., 2 pl. hors texte.

Occupés, dès l'époque préhistorique, et précocement mis en valeur jusque dans leurs moindres replis, les bassins de l'Arc et de l'Isère supérieure abritent des populations fort originales par leurs caractères comme par leurs genres de vie. Ces populations, ethniquement homogènes, très attachées à leurs traditions, offrent des exemples remarquables de fidélité au terroir, et la rusticité de leurs mœurs, de leurs usages, dissimule imparfaitement l'espèce d'aisance rurale à laquelle on les voit parvenues dès le xvii^e siècle au moins. L'unité foncière du peuplement se concilie, du reste, dans nos vallées, avec une foule de contrastes régionaux et locaux opposant les habitants des communes basses et élevées, les villageois de deux vallons mitoyens ou d'un même bassin latéral, voire des deux versants d'une grande vallée. Protégés par le milieu physique et leurs institutions collectives, les montagnards mauriennais et tarins n'ont subi que le contre-coup amorti des bouleversements économiques et sociaux des temps modernes; ils se montrent tout à la fois très avertis, grâce à l'émigration, des choses du monde extérieur, et peu enclins aux innovations. L'exode rural a sévi avec moins d'intensité dans les massifs internes de Savoie que dans beaucoup d'autres régions de France ou des Alpes, et si les changements survenus dans les conditions de l'existence ont provoqué un glissement général du semis humain vers les fonds de vallées et accentué l'opposition entre la Tarentaise pastorale et certaines sections de la Maurienne oublieuses de leurs alpages, il n'est point

encore trop malaisé de se faire une idée de ce qu'était, ici, le peuplement ancien, tant sont nombreuses et fraîches les survivances du passé.

A. — L'homogénéité du peuplement.

1. L'unité ethnique des populations de Maurienne et de Tarentaise.

Les populations de Maurienne et de Tarentaise, héritières des peuplades alpestres soumises mais administrées avec ménagement par les conquérants romains, se sont développées en vase clos dans le cadre de leurs vallons élevés et de leurs replats étagés. Certes, les flux et les reflux guerriers n'ont guère cessé, au cours des âges, de balayer le fond de nos vallées et en Maurienne, à certaines époques, les passages de troupes sont à peu près continuels. De 1537 au début du xvii^e siècle, par exemple, Saint-Jean-de-Maurienne est mis en coupe réglée par les soldats italiens du comte de Saint-Pol, par les troupes espagnoles faisant la navette entre l'Italie, la Franche-Comté et la Flandre, par les détachements de Lesdiguières, de Créquy et les garnisons ducales elles-mêmes ¹. Si toutes les communes composant une « étape » sont tenues d'avancer, pour l'Etat, les fournitures destinées aux troupes, les « foulles » dues aux particuliers victimes des extorsions et des pilleries de la soldatesque, ce sont les localités de fond qui subissent les dommages les plus graves et courent les plus gros risques de contamination ethnique. Toutefois, grâce à l'immense réservoir des communes hautes, le renouvellement continu du peuplement des fonds de vallées, moins sain et éprouvé par une mortalité plus élevée, a été régulièrement assuré en attendant la descente massive et l'installation des montagnards dans les

¹ Abbé Truchet [54], p. 418 et sq., 469 et sq.

bourgades basses vivifiées par le commerce et l'industrie. Le jeu des migrations internes a ainsi contribué, dans une large mesure, à sauvegarder l'homogénéité du peuplement intra-alpin que rien ne paraît, d'autre part, avoir sérieusement compromis dans le passé.

On a noté, précédemment, que si plusieurs de nos localités portent des noms d'origine romaine ou germanique les vestiges d'époque classique sont rares, dans la vallée de l'Arc, et que les établissements burgondes sont probablement totalement absents de notre région : ces constatations rendent très hypothétiques de grands bouleversements de l'ethnographie tarine et mauriennaise jusqu'aux premiers siècles du Moyen-Age. Et l'on en peut dire autant de l'effet des invasions sarrasines sur cette même ethnographie, quels que soient les efforts déployés par certains auteurs pour attribuer une origine exotique à telle ou telle particularité de la toponymie et des coutumes villageoises ². Il est en effet parfaitement vain de vouloir prouver l'occupation sarrasine des hautes communes des Villards, de Tignes, de Bessans ou Valloire par quelques noms de lieux, le type vaguement africain d'individus isolés, le costume voyant des montagnardes ou leur aptitude aux travaux de force. Le nom de Maurienne ne doit assurément rien aux Maures, puisqu'il apparaît dans Grégoire de Tours plusieurs siècles avant les premières incursions sarrasines dans les Alpes. Le hameau de Valmaure, à Saint-Colomban-des-Villards, n'est que le village d'une certaine famille *Maure*, nom usité déjà dans l'onomastique romaine ³. Certaines curiosités telles

² Sur le thème des Sarrasins dans le roman, voir la critique incisive de M^{lle} Margaret T. Phythian, *Les Alpes françaises dans les romanciers contemporains* (*R. G. A.*, XXVI, 1938, p. 231-399; p. 302-303 et 305). La principale légende se rapportant aux Sarrasins dans notre région est celle de Saint-Landry en haute Maurienne (*La Maurienne* [49], II, p. 151, et A. Gros, *Conférence à Bessans, Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, VII, 1^{re} partie, 1927, p. 106).

³ A. Gros, *Conférence à Saint-Colomban (Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, VII, 2^e partie, 1930, p. 85 et sq.).

que la Mine des Sarrasins, la Grotte des Sarrasins (Bonneval-sur-Arc, Saint-Colomban-des-Villard), le Fort, la Tour, la Muraille des Sarrasins (Pontamafrey, le Châtel, Lanslevillard), la Pierre des Sarrasins, au Villaret des Brévières, rentrent dans la catégorie de ces vestiges d'occupation humaine de date inconnue auxquels l'imagination populaire a accolé un nom rendu fameux, dans le folklore du Moyen-Age, par les croisades d'Orient et d'Espagne ⁴. D'autre part, les costumes villageois multicolores ne sont pas le monopole des régions alpêtres visitées par les Sarrasins, et le dur travail des femmes, accoutumées à charrier « troussees » et « barillons » de foin, n'est pas le signe d'une infériorité sociale, héritée d'on ne sait quels lointains envahisseurs, mais le fait d'un surmenage agricole rendu inévitable par la brièveté de la belle saison.

Il n'est certes pas douteux que les Sarrasins ont semé la perturbation dans le trafic intraalpin du x^e siècle. Postés aux abords des cols principaux, ils ont détruit l'abbaye de la Novalaise et occupé Saint-Maurice-en-Valais, ils ont massacré, pressuré les caravanes de pèlerins, de « Romieux », et tiré rançon des voyageurs les plus illustres ⁵. Mais comment conclure de ce banditisme de grands chemins à un établissement durable de populations méridionales, dans un milieu où elles auraient été singulièrement dépaysées? Sans doute Rodolphe III de Bourgogne concédant à l'archevêque Amizon le pouvoir comtal précise-t-il que le diocèse de Tarentaise a été « presque totalement dépeuplé par les incursions des Espagnols (Hibernicis) » ⁶; sans doute aussi une ordonnance épiscopale de 1065

⁴ R. Latouche, *Les idées actuelles sur les Sarrasins dans les Alpes* (*R. G. A.*, XIX, 1931, p. 199-206; p. 205). Dans le département des Hautes-Alpes, M. J. Roman a montré que, sur 21 monuments attribués aux Sarrasins, l'un est du iv^e ou v^e siècle, un autre du xi^e siècle, 14 du xii^e siècle et le reste, sauf un, de date indéterminée, d'une époque postérieure au xii^e siècle (*Bull. de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, 3^e série, 6, 1903, p. 175-188).

⁵ R. Latouche, art. cit., p. 204-205.

⁶ Besson [4], Preuve n° 1 (*Mém. et doc. Ac. Val d'Isère* [20], I, p. 4).

qualifie-t-elle de « plebs martyrum » les habitants de la vallée d'Oulx à cause du grand massacre que les Sarrasins y avaient fait ⁷ : il ne semble pas cependant qu'il s'agisse, en l'espèce, d'autre chose que de formules de chancellerie, destinées à légitimer, comme on l'observe en Grésivaudan ⁸, des demandes ou des concessions d'une étendue inaccoutumée. Les bandes sarrasines dont le succès est lié au morcellement féodal du x^e siècle n'ont évidemment pu submerger la Maurienne et la Tarentaise déjà fortement occupées et exploitées; quant à la prétendue origine arabe de certaines coutumes et de certains groupes humains de nos vallées, elle est une impossibilité, non seulement à cause de l'infériorité numérique des envahisseurs, mais encore pour la raison péremptoire qu'il n'a jamais existé de race sarrasine et que cette appellation ne correspond à aucun type ostéologique connu ⁹.

Dès que l'on dispose d'une documentation digne de foi, l'on constate que les populations mauriennes et tarines, au moins dans les localités les plus élevées, sont profondément homogènes et enracinées dans le pays. Au milieu du xvii^e siècle, toutes les familles de Saint-Sorlin-d'Arves sont indigènes, à l'exception de trois d'entre elles provenant de la paroisse voisine de Saint-Jean-d'Arves ou de Vaujany en Dauphiné ¹⁰. Dans la même paroisse, quatorze noms de famille, connus en 1648, figuraient encore sur la liste électorale de 1913 ¹¹, et à Termignon, bien des noms, mentionnés à la fin du xvi^e siècle, existaient encore en 1911 ¹². Cette stabilité des familles dans

⁷ Mgr Billiet, Mémoire sur les premiers évêques de Maurienne (*Mém. Ac. Savoie*, 2^e série, IV, 1861, p. 331).

⁸ R. Latouche, art. cit., p. 200-201.

⁹ H. Müller, Mise au point sur la question des Sarrasins. *Anthropologie. Histoire. Légende* (*Bull. Soc. Dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie*, XXII, 1922, p. 35-41).

¹⁰ Gabriel Pérouse [51], p. 27.

¹¹ *Id.*, *ibid.*, p. 27.

¹² Chanoine S. Truchet, Termignon (*Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, V, 1^{re} partie, 1911, p. 1-85; p. 68). A Tessens, sur 11 noms de famille men-

les communes élevées n'exclut d'ailleurs pas une colonisation des communes de fond, si riche était la natalité montagnarde. La consigne du sel d'Albiez-le-Vieux pour 1774 signale que deux familles se sont expatriées à Saint-Jean-de-Maurienne ¹³; un document analogue pour Lanslevillard prouve qu'en 1787 une famille de cette localité était partie pour Saint-Michel et que 41 femmes, établies hors de la paroisse et non portées sur la liste des absents dans et hors des Etats sardes, résidaient selon toute vraisemblance dans la province, donc, pour la plupart sans doute, dans des villages plus bas que ceux dont elles étaient originaires ¹⁴.

Autochtone dans sa presque totalité, la population de nos vallées ne s'est laissée que tardivement pénétrer par des éléments étrangers, et encore à la faveur du développement de l'industrie moderne. En 1838, la basse Tarentaise en aval de Feissons ne comptait que 21 étrangers non sujets du royaume sarde et une proportion infime de sujets sardes étrangers à la province ¹⁵. En 1848, les quatre mandements de Moûtiers, Aime, Bourg-Saint-Maurice et Bozel ne renfermaient, pour 45.723 habitants, que 259 ressortissants étrangers et 752 nationaux étrangers à la province, représentant respectivement

tionnés en 1386, 2 étaient encore portés au début de ce siècle (François Chenu, Notes historiques sur Aime et Tessens, *Mém. et doc. Ac. Val d'Isère*, VII, 1900, p. 279). Sur 11 noms de famille portés aux Brévières et dans les hameaux du Villaret et de Nasondaz, 5 subsistaient en 1913 et les autres à Val-d'Isère, Tignes et Sainte-Foy (Abbé J. Gontharet, Histoire des Brévières en Tarentaise. Moûtiers, Imp. Nouvelle, 1913, in-8°, 376 p.; p. 330 et sq.). A Sainte-Foy on comptait, en 1932, 15 ou 16 familles dont l'établissement remontait à 250 ans. Toutefois, contrairement à ce que l'on constate à Saint-Sorlin-d'Arves, plusieurs de ces familles étaient originaires des communes voisines et même de localités étrangères à la vallée, de Bonneval-sur-Arc, de la province d'Aoste, de la région de Bozel (Joseph-Marie Emprin [43], p. 274 et sq.). A Valloire, enfin, bien des vieux noms de famille continuent d'être portés (E. Rostaing [53], p. 179).

¹³ A. D. S., C. 805.

¹⁴ *Id.*, *ibid.*

¹⁵ A. D. S., F. S., 659.

0,5 et 1,6 % de la population totale¹⁶. Si l'on met à part quelques fonctionnaires, quelques fromagers suisses et charbonniers piémontais, les Tarins et les Mauriennais vivaient encore exclusivement entre eux vers le milieu du XIX^e siècle; en 1861 la situation n'avait guère dû se modifier puisque le département de la Savoie ne comptait alors pas plus de 2.038 étrangers naturalisés ou non, dont 1.583 Italiens et 159 Suisses, représentant 0,75 % de la population totale¹⁷.

En Maurienne et en Tarentaise, comme en Oisans, l'immigration étrangère est un phénomène récent, lié principalement à l'aménagement hydroélectrique des vallées et à l'essor des industries électrochimiques et électrométallurgiques. Au recensement de 1936, la proportion des étrangers dans le département de la Savoie avait plus que décuplé par rapport à 1861, passant de 0,75 à 8,6 %. Elle atteignait 8,4 % dans les cantons de Moûtiers, Aime, Bourg-Saint-Maurice et Bozel (2.689 étrangers pour une population globale de 32.017 habitants), au lieu de 0,5 % en 1848; elle s'élevait à 11,9 % dans l'ensemble de la Maurienne, laquelle comptait, dès lors, 5.428 étrangers pour une population globale de 45.733 âmes¹⁸. Certaines localités, Modane, les Fourneaux, avec 1.242 et 659 étrangers représentant plus du quart de leur population totale, une population comptée à part s'élevant à 829 unités à Modane, ont totalement rompu avec leur passé. D'autres, Saint-Michel, Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-André, Saint-Rémy, La Chambre, Saint-Etienne-de-Cuines, avec une proportion d'étrangers comprise entre 24 et 10 %, ont subi une grave altération de leur caractère primitif. En Tarentaise, Petit-Cœur, Notre-Dame-de-Briançon,

¹⁶ A. D. S., I. T., 303. Et encore le cinquième des étrangers, la moitié des sujets sardes étrangers à la Tarentaise résidaient-ils à Moûtiers.

¹⁷ Recueil des actes administratifs de la Préfecture de la Savoie, 1862, n° 21, p. 191.

¹⁸ Ministère de l'Intérieur. Dénombrement de la population, 1936. Melun, Imp. administrative, 1937, in-8°, 1072 p.

le Planay, Saint-Marcel, abritent de 27 à 23 % d'étrangers; là même où l'on ne rencontrait pas plus de 2 à 4 ressortissants non sardes en 1848, on dénombre aujourd'hui, outre beaucoup d'Italiens, des Russes, des Polonais, des Algériens, des Marocains, campés dans leurs logements ouvriers aux lisières des antiques villages couverts de lauzes.

En dépit d'un afflux de main-d'œuvre étrangère qui crée un contraste supplémentaire dans une région déjà si riche en oppositions de toute nature, le fond des populations tarines et mauriennes n'a pas été sérieusement modifié. Toutes les hautes vallées échappent d'abord à la grande emprise industrielle, donc à l'invasion des éléments allogènes. Le Planay mis à part, le canton de Bozel ne renfermait pas plus de 138 étrangers pour 4.489 habitants en 1936, soit une proportion de 3 % seulement; dans le canton de Lanslebourg on ne relevait, à la même date, qu'un chiffre de 117 étrangers pour 3.325 âmes, représentant le modeste pourcentage de 3,5 %. Dans les sections basses de nos vallées où le profil en long des rivières maîtresses, les chétifs débits des torrents latéraux se prêtent mal à l'établissement de puissantes centrales électriques, la proportion des étrangers est également des plus faibles. Celle-ci tombe en effet à 3 et même à 2,5 % dans le canton d'Aiguebelle et dans les communes tarines situées en aval de Conflans, plus bas que dans aucun autre canton de Maurienne et de Tarentaise. Il convient enfin de noter que la plupart des étrangers employés dans l'industrie de fond de vallée ne se fixent pas dans le pays, à l'exception de quelques Italiens qui ont émigré avec leur famille ou qui ont fondé un foyer dans leur nouvelle résidence; et encore ces modestes apports sont-ils noyés dans le flot des montagnards descendus des hautes communes ou des hameaux les plus élevés des communes de versants pour venir grossir la population des bourgades industrielles. En définitive, l'introduction de nombreux éléments étrangers en Maurienne et en Tarentaise ne

semble avoir eu, jusqu'à présent, guère plus d'effet sur l'ethnographie de ces régions que le tourisme, juxtaposant ses estivants et ses hivernants aux villageois, retranchés derrière leurs usages et installés, depuis des générations, dans un genre de vie imposé par la nature et le groupe social tout entier.

2. Quelques traits spirituels communs aux montagnards de Maurienne et de Tarentaise.

La remarquable homogénéité du peuplement de la zone intraalpine de Savoie n'est pas uniquement d'ordre ethnique : elle tient encore à quelques traits spirituels communs à tous les habitants, qu'ils soient des basses ou des hautes vallées. Les populations mauriennes et tarines sont profondément religieuses comme l'atteste la multitude de croix, de chapelles et d'oratoires égrenés par les ruelles des villages, les sentiers et les chemins. Au ^{xvii}^e siècle, il n'existait pas moins de 267 chapelles rurales dans le diocèse de Tarentaise, chiffre qui devait s'accroître encore avant la fin du siècle et plus tard. Certaines paroisses, aux hameaux dispersés, riches en pâturages et en passages fréquentés, possédaient même jusqu'à 20 chapelles, si ce n'est davantage ¹⁹. Les grands pèlerinages de Notre-Dame de la Vie, à Saint-Martin-de-Belleville, des Ver-nettes, à Peisey, du Charmaix, même de Rochemelon, attiraient de toutes les vallées environnantes des foules empressées et disciplinées. A cette piété des montagnards, le sous-préfet de Moûtiers, Laurent Avet, rendait un témoignage significatif, le 23 messidor an IX : « la seule chose qui les tient à cœur en ce moment (les habitants de la Tarentaise), écrivait-il au préfet du Mont-Blanc, est le libre exercice du culte catholique, et ils regrettent toujours beaucoup qu'il (le gouvernement) n'ait pas encore pris des mesures efficaces pour faire cesser

¹⁹ Gabriel Pérouse [49], p. 68-69.

par quelques moyens conciliateurs et définitifs l'opposition qu'éprouve toujours la déclaration de fidélité à la constitution exigée des ministres du culte » ; et le sous-préfet ajoutait qu'il serait « inutile et même dangereux aujourd'hui de chercher à vaincre la résistance qu'éprouve cette déclaration par des actes de force et de violence » ²⁰. Aussi religieux que leurs ancêtres, les montagnards de Maurienne et de Tarentaise alimentent toujours fidèlement, par des dons en nature, le tronc des âmes, ils assistent assidûment aux offices et font bénir leurs troupeaux, leurs champs et leurs demeures.

Cet esprit religieux qui n'exclut pas, en certains endroits, des superstitions tenaces et la pratique de curieux usages à l'occasion des mariages ou des funérailles ²¹, n'a d'égale, dans toute la Maurienne et la Tarentaise, que le goût très vif qu'on y a toujours manifesté pour l'instruction. Il a été prouvé qu'avant le xiv^e siècle les paroisses de la Terre épiscopale de Maurienne étaient dotées d'écoles ²². Au xvii^e siècle on constate l'existence d'écoles gratuites dans toute la haute vallée de l'Arc et à Valmeinier, Valloire, Saint-Jean-d'Arves, Montgellafrey, écoles érigées par fondations suivant l'usage courant dans une région où favoriser l'instruction c'est faire œuvre pie ²³. Un siècle plus tard, Termignon dispose de trois écoles, Bramans de cinq, et l'on peut enregistrer que « les communes de Saint-André, Orelle, Thyl, Beaune, Saint-Martin-de-la-Porte, Saint-Michel, Valmeinier, Valloire, Saint-Julien, etc.,

²⁰ A. D. S., L. 466.

²¹ Voir, sur cette question : de Verneilh [31], p. 292 et sq. ; La Maurienne [49], *passim* ; Arnold Van Gennep, *En Savoie. I, du berceau à la tombe*. Chambéry, 1916, in-18 ; *Id.*, *La Savoie vue par les écrivains et les artistes*. Paris, Editions Louis Michaud, 1914, in-18, p. 343 et sq. ; A. Gorré, *Coutumes de la Maurienne*, *Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, V, 1^{re} partie, 1911, p. 86-99 ; *Id.*, *Les coutumes funéraires en Maurienne au xix^e siècle*, *Ibid.*, V, 2^e partie, 1914, p. 267 et 280 ; Estella Canziani [43] ; André-Charles Coppier [43 *bis*].

²² Adolphe Gros [44], p. 8.

²³ *Id.*, *ibid.*, p. 14 et sq.

possédaient à peu près autant d'écoles que de hameaux » ²⁴. A la fin du XVIII^e siècle, toutes les paroisses de Maurienne étaient pourvues d'une école au moins et, dans le courant du même siècle, la Tarentaise s'était enrichie, en 70 ans, de 38 écoles diverses ²⁵. En 1858 enfin, la province de Maurienne comptait, pour 79 communes, 292 écoles, et la province de Tarentaise 288, fréquentées par 6.690 élèves ²⁶.

Bien que la majorité de ces écoles ne fussent ouvertes qu'en hiver, et en dépit de la modicité des honoraires versés aux maîtres, de l'indigence des installations, — en 1858, en beaucoup de communes mauriennes, l'école se tenait dans une étable, — l'instruction était assez répandue et atteignait à un niveau fort estimable. S'il est normal que Saint-Jean et Moûtiers, villes épiscopales, possédassent des collèges et séminaires conduisant les études jusqu'à la théologie, on n'est pas peu surpris de voir Lanslebourg, déclaré « lieu propice au travail à cause de l'absence de divertissements », réunir jusqu'à cent élèves dans son collège du XVII^e siècle, et Aiguebelle disposer également d'un petit collège au début du siècle suivant ²⁷. Dans quelques-unes des communes les plus élevées, à Bessans et Lanslevillard, à Tignes et dans une quinzaine d'autres communes tarines, le latin était enseigné et les études poussées jusqu'à la troisième au moins ²⁸. De ces petits col-

²⁴ *Id.*, *ibid.*, p. 34.

²⁵ Adolphe Gros [44], p. 32, et Joseph-Emile Borrel, L'instruction en Tarentaise avant la Révolution (*Mém. et doc. Ac. Val d'Isère*, IV, 1883, p. 283-296; p. 284).

²⁶ *A. D. S.*, *F. S.*, 588 et 594.

²⁷ Adolphe Gros [44], p. 6 et sq., p. 16, 158 et sq.; E. Arnaud, Lanslebourg avant la Révolution française (*Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, VII, 2^e partie, 1930, p. 67).

²⁸ Adolphe Gros [44], p. 33; Alexis de Jussieu, Histoire de l'instruction primaire en Savoie (*Mém. Ac. Savoie*, 3^e série, IV, 1875, p. 200-446); Joseph-Emile Borrel, L'instruction en Tarentaise avant la Révolution, art. cit. En 1734, François Millo, banquier à Turin, fonde une école à Tignes en faveur d'un prêtre qui sera tenu d'enseigner toute la jeunesse « sur le pied des collèges royaux » (Joseph-Emile Borrel, L'instruction en Tarentaise..., art. cit., p. 291). En 1821, les revenus de cette fondation servaient

lèges de montagne sont sortis, outre des prêtres et des religieux, nombre de ces praticiens, de ces notaires de campagne, toujours prêts à instrumenter dans leur « banche », sur les degrés des maisons, dans les champs, et formant en certains bourgs comme Termignon un groupe de notables mi-lettrés, mi-paysans ²⁹. Aux xvi^e et xvii^e siècles, des paroisses purement rurales se montrent capables de jouer, par leurs propres moyens, des *Mystères* longs et passablement compliqués, ce qui est tout à l'honneur des acteurs, toujours fort nombreux, et des spectateurs ³⁰. Il n'est pas surprenant, dès lors, que la proportion des enfants assistant au catéchisme et sachant lire fût, en 1845, de 87 et 83 %, en Tarentaise et en Maurienne, contre 58 et 50 % dans les diocèses d'Annecy et de Chambéry ³¹. Nous ajouterons que l'on rencontre dans nos vallées tant de paysans capables d'observations judicieuses et relevées de sel villageois que l'on souscrit volontiers à ce que disait des Mauriennais un prédicateur du xvii^e siècle : « les hautes montagnes qu'ils habitent ne sont point un obstacle

à rémunérer un prêtre qui enseignait l'arithmétique, le français, le latin, jusqu'en troisième inclusivement (A. D. S., F. S., 594). Un établissement analogue est fondé en 1754, aux Brévières, par Jean-Baptiste Suzan, négociant à Turin, moyennant une pension annuelle de 560 livres, somme élevée pour l'époque (Joseph-Emile Borrel, *L'instruction en Tarentaise...*, art. cit., p. 291, et abbé J. Gontharet, *Histoire des Brévières*, op. cit., p. 258 et sq.).

²⁹ Sur le rôle social des notaires de campagne, cf. Gabriel Pérouse [50], p. 311; Chanoine S. Truchet, Termignon, art. cit., p. 67; Joseph-Marie Emprin [43], p. 267 et sq.

³⁰ Adolphe Gros [44], p. 19 et sq.

³¹ Mgr Alexis Billiet, *Mémoire sur l'instruction primaire dans le duché de Savoie* (*Mém. Acad. Savoie*, 1^{re} série, XII, 1846, p. 351-368; p. 355-356). En 1848, sur 28.071 personnes de plus de 20 ans dénombrées dans les mandements de Moûtiers, Aime, Bourg-Saint-Maurice et Bozel, il y avait 5.915 illettrés (20 %), dont 3.005 femmes, 7.963 personnes sachant lire, dont 6.525 femmes, 14.193 personnes sachant lire et écrire, dont 3.990 femmes (A. D. S., I. T., 303). D'après la statistique de l'instruction primaire en France publiée en 1866, la Savoie occupait le 32^e rang sur 89 départements, et Jules Philippe, d'Annecy, notait à ce propos que la Tarentaise était « très avancée sous le rapport de l'instruction publique et du nombre des écoles communales » (*R. Sav.*, 7^e année, 1866, p. 18).

au développement de leur intelligence; on en trouve sous leur habit de bure qui sont très spirituels et qui pourraient, au moyen de l'éducation, se distinguer par tous les talents de l'esprit » ³².

3. Solidité et aisance relative du milieu social dans la zone intraalpine de Savoie.

A la différence de ce que l'on peut observer dans la province de Savoie-propre, autour de Rumilly, Aix, Chambéry, Yenne, Saint-Pierre-d'Albigny, et dans les Bauges, la propriété seigneuriale, ecclésiastique et bourgeoise était fort peu développée dans les massifs intérieurs : de là d'assez sérieuses différences dans la société rurale des deux régions. Tandis que la Savoie-propre comptait au début du XVIII^e siècle 296 familles de gentilshommes pour une superficie à peine supérieure à celle de la Maurienne, il n'y avait que 23 familles nobles dans cette dernière province et 19 en Tarentaise. En 1698 déjà, les revenus des gentilshommes évalués à 591.261 livres en Savoie-propre ne s'élevaient qu'à 15.002 livres en Tarentaise, à 12.554 livres en Maurienne, et vers 1740, on ne dénombrait pas plus de 12 seigneurs justiciers dans la vallée de l'Isère en amont de Saint-Thomas-des-Esserts (Esserts-Blay) ³³. D'après le préfet du Mont-Blanc, de Verneilh, le montant des revenus des biens féodaux non soumis à la taille et appartenant à des seigneurs laïcs atteignait, en 1738, 38.901 livres en Savoie-propre, contre 2.328 et 40 livres en Maurienne et en Tarentaise (Tableau I) ³⁴. C'est dans la plaine que la noblesse résidait de préférence, c'est là que s'érigeaient ses manoirs et que des ascensataires (fermiers),

³² Adolphe Gros [44], p. 27.

³³ Max Bruchet [41], p. xxix, et E. Pascalein [48], p. 1.

³⁴ De Verneilh [31], p. 369. Les superficies des provinces sont empruntées à Max Bruchet [41], p. xxx.

des « grangers » (métayers) cultivaient les domaines, d'ailleurs restreints, qu'elle s'était réservée ³⁵. On sait, d'autre part, combien était faible en Maurienne et en Tarentaise la propriété monastique, contrairement à ce que l'on peut constater en Savoie-propre où les abbayes de Bellevaux et d'Haute-combe, les chartreuses d'Aillon et de Saint-Hugon géraient de vastes domaines ³⁶. Aussi n'est-il pas étonnant que les

TABLEAU I

*Revenus non soumis à la taille
et revenus des biens communaux d'après le cadastre de 1738
(d'après de Verneilh).*

Illustration non autorisée à la diffusion

revenus des biens ecclésiastiques anciens, c'est-à-dire les revenus qui n'étaient pas soumis à la taille en 1620, ne se soient élevés en 1738 qu'à 10.836 et 13.041 livres en Tarentaise et en Maurienne, contre 82.188 livres en Savoie-propre (Tableau I). Comme la noblesse laïque, l'Eglise détenait sans doute une large part du sol dans la zone intraalpine de Savoie grâce aux menses épiscopales richement pourvues, mais tous ces biens, albergés de longue date, échappaient à la gestion directe de leurs propriétaires.

³⁵ François Vermale [55], p. 143 et sq.

³⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 31.

Les droits féodaux acquittés par la Maurienne et la Tarentaise étaient, du reste, très inférieurs à ceux que payait la Savoie-propre si l'on en juge par le total des affranchissements souscrits jusqu'en 1792 par les communautés de ces trois provinces. Ce total s'élève à 3.542.795 livres en Savoie-propre, tombe à 697.028 livres en Maurienne, à 195.814 livres en Tarentaise ³⁷. Moins lourdement grevées que d'autres régions savoyardes ³⁸, nos provinces s'étaient encore mises en devoir d'alléger leurs charges féodales par des rachats massifs, ce qui laisse deviner, avec un goût très prononcé pour l'indépendance, une richesse relative. La communauté de Lanslebourg s'est dégagée du régime féodal dès 1647, celle d'Epierre s'est affranchie de deux fiefs en 1676 et paraît entièrement libre en 1771. Les Chapelles, Pussy, Villargerel, Montgirod, souscrivent des affranchissements en 1691, 1694, 1702, 1703, 1707, Landry, Peisey en 1757, Bourg-Saint-Maurice en 1758 ³⁹. En 1791-

³⁷ Max Bruchet [41], p. LXXXII et sq.

³⁸ On sait que la mainmorte et le droit d'échute qui en découle pour le seigneur a subsisté en Savoie jusque dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. C'est pour échapper au droit d'échute privant le mainmorable de la libre disposition de ses biens, s'il venait à mourir sans enfants, que tant de familles rurales demeuraient dans l'indivision, celle-ci protégeant, en effet, le patrimoine contre le seigneur (Max Bruchet [41], p. XLIV et sq., et Gabriel Pérouse [50], p. 317 et sq.). Or, en Tarentaise et en Maurienne, le droit d'échute était moins rigoureux qu'ailleurs. Dans la première de ces provinces, le seigneur ne pouvait revendiquer, et encore sous certaines conditions seulement, que le tiers des meubles et créances; en Maurienne, le droit d'échute ne s'exerçait que sur les meubles, créances non comprises (Max Bruchet [41], p. XLIX). Ce régime a dû exercer une heureuse influence sur l'état social de nos vallées, faciliter le développement de la petite propriété et le retour des émigrants enrichis à l'étranger qui, dans d'autres provinces, ne pouvant acquérir que des biens conditionnés, hésitaient à rentrer dans leur patrie s'ils n'avaient pas d'enfants (Cf. sur ce point particulier Max Bruchet [41], p. XLIV).

³⁹ Ces localités font partie d'un groupe de quinze communautés qui s'étaient libérées envers le marquis de Saint-Maurice avant 1771 moyennant la somme rondelette de 33.936 livres. Par la suite, elles s'étaient vu réclamer à nouveau leur affranchissement par le roi de Sardaigne, sous prétexte qu'elles avaient été libérées par le marquis « sans pouvoir légitime » (Max Bruchet [41], p. LXXXII et sq.; Ferdinand Chenu, Notes

1792, la Maurienne avait payé 391.463 livres au titre de l'édit d'affranchissement de 1771 et la Tarentaise 89.464 livres, non compris les sommes versées par elle antérieurement. En 1792, sur 63 communautés que comptait la Tarentaise, 21 (33 %) étaient complètement libres, 15 (24 %) l'étaient partiellement et 3 avaient entamé les instances nécessaires. Nos deux vallées avaient payé à la veille de l'occupation française 56 et 60 % de leurs affranchissements et tranchaient ainsi sur l'ensemble de la Savoie où les communautés n'avaient remboursé que le tiers des droits souscrits par elles ⁴⁰.

La propriété bourgeoise, si largement représentée en Savoie-propre, où elle absorbait 11 % du sol et dépassait en étendue le domaine ecclésiastique non albergé ⁴¹, était bien entendu médiocre dans une région dépourvue de grandes villes et de bourgs populeux. Vers 1738, les revenus non soumis à la taille des chefs-lieux, des villes et des gros bourgs s'élevaient à 8.631 livres en Savoie-propre, à 4.704 livres en Maurienne, à 2.764 livres seulement en Tarentaise (Tableau I). D'après le « rôle des bourgeois de Chambéry de 1737 pour 1738 » on voit que les dits bourgeois possédaient des biens immeubles dans 186 communes de la Savoie-propre sur 209, mais qu'ils n'étaient plus propriétaires que dans 26 communes tarentaises et 9 communes mauriennes ⁴². Le bourgeois, friand des produits de ses terres, grand accapareur de domaines dans les localités proches de sa ville, ne paraît pas avoir inquiété sérieusement, dans nos vallées, la propriété paysanne, individuelle ou collective.

La Maurienne et la Tarentaise ont su beaucoup mieux que la basse Savoie défendre leurs communaux, source de prospérité et sauvegarde de l'équilibre social dans la zone intra-

historiques sur Aime et Tessens, *Mém. et doc. Ac. Val d'Isère*, VII, 1900, p. 281; [20], III, p. 62 et sq.).

⁴⁰ Max Bruchet [41], p. LXXXII et sq.).

⁴¹ François Vermale [55], p. 59 et sq.

⁴² *Id.*, *ibid.*, p. 64.

alpine ⁴³. A la fin du XVIII^e siècle, la superficie des communaux atteignait 196.476 ha. en Maurienne, 124.060 ha. en Tarentaise contre 66.398 ha. dans la Savoie-propre, pourtant plus étendue et presque trois fois plus peuplée ⁴⁴. A elles deux, les provinces de Maurienne et de Tarentaise totalisaient 320.536 ha. de communaux, soit 68 % des 468.790 ha. que renfermait tout le Duché de Savoie, c'est-à-dire les deux départements actuels de Savoie et de Haute-Savoie. Bien entendu, cette propriété collective comprenait de vastes surfaces de terrains improductifs plus développés dans les massifs internes que dans les chaînes externes et l'Avant-pays; il restait néanmoins assez de pâturages et de forêts puisque vers 1738, le revenu des communaux de nos vallées était évalué à la somme de 186.367 livres, représentant 60 % du revenu global des communaux dans les quatre provinces de Genevois, Tarentaise, Maurienne et Savoie, presque le triple du revenu des communaux de cette dernière province (Tableau I) ⁴⁵. Vers 1821, les forêts communales couvraient 20.694 ha. sur 26.618 ha. en Maurienne, 12.430 ha. sur 16.653 ha. dans la vallée de l'Isère en amont de Rognaix ⁴⁶ et, de nos jours, les communes mauriennaises et tarines détiennent de 75 à 80 % des pâturages de leur territoire alors que celles de l'arrondissement de Chambéry n'en possèdent que 22 % ⁴⁷. Or, rendant l'extrême misère impossible, les communaux ont grandement contribué à assurer stabilité et aisance au groupe social qui en est détenteur; grâce à eux, il fait meilleur vivre dans la haute montagne que dans les montagnes basses et la plaine.

⁴³ En Savoie propre, nombre d'empiétements ont été encouragés par le désir qui animait les paysans obérés de se libérer envers leurs créanciers de la ville au moyen de terrains appartenant à la collectivité (François Vermale [55], p. 75-76).

⁴⁴ Max Bruchet [44], p. xxxi-xxxii.

⁴⁵ De Verneilh [34], p. 369.

⁴⁶ A. D. S., F. S., 657.

⁴⁷ F. Rey, L'exploitation pastorale dans le département de la Savoie. Chambéry, Dardel, 1930, in-8°, vii + 92 p., fig., pl. phot., 1 carte hors texte; p. 13.

En Savoie, a-t-on dit, la commune est née du communal, et, « bien avant de devenir une circonscription administrative, elle fut une association de copropriétaires » ⁴⁸. Cette remarque s'applique à coup sûr aux différents villages ou quartiers d'une grande paroisse de montagne. Là le village est à proprement parler une famille. En 1758, les habitants de Saint-Sorlin-d'Arves sont tous cousins entre eux ⁴⁹ et au village de la Mazure (Sainte-Foy), un cottet de 1664 ne mentionne pas moins de 35 représentants de la famille Empereur sur un total de 39 feux ⁵⁰. Si l'on rencontre moins fréquemment dans notre région que dans la Savoie-propre des noms de hameaux précédés du mot *les* ou *chez* rappelant la famille dominante de l'endroit, quantité de *Villards* sont accolés à des noms de familles éponymes sans parler des localités dont l'appellation dérive du nom d'un grand propriétaire ou d'une famille d'époque romaine ou médiévale. Les comuniers du village ne comprennent pas obligatoirement tous les habitants de celui-ci, car la qualité de comunier est héréditaire et ne s'acquiert qu'au prix d'une redevance, preuve que les droits détenus collectivement par la famille villageoise ne sont pas minces ⁵¹. La principale fonction des syndics élus par l'assemblée des comuniers consiste à administrer les biens du groupe et elle ne s'est pas modifiée avec la transformation, au XVIII^e siècle, de la communauté en circonscription administrative ⁵². Lorsque la commune est vaste, chacun de ses quartiers est représenté dans les assemblées générales qui discu-

⁴⁸ Gabriel Pérouse, Inventaire sommaire des Archives départementales de la Savoie antérieures à 1793. Archives civiles, série E. Supplément des Archives départementales, T. I. Archives communales. Arrondissement d'Albertville. Chambéry, 1911, in-4°, p. 1.

⁴⁹ Gabriel Pérouse [51], p. 33.

⁵⁰ Joseph-Marie Emprin [13], p. 278.

⁵¹ Gabriel Pérouse, Une communauté rurale sous l'ancien régime d'après les archives de Termignon en Maurienne. Bulletin historique et philologique, 1903. Paris, Imp. Nationale, 1904, p. 209-266; p. 211 et sq.

⁵² *Id.*, *ibid.*, et François Vermale [55], p. 70 et sq.

tent des règlements et statuts champêtres. Et ces règlements touchent essentiellement à l'entretien, à la surveillance des communaux, portent interdiction de couper du bois dans les couloirs d'avalanches, fixent la date de la mise en dépaissance des pâturages, limitent ou défendent l'introduction du bétail étranger dans les communaux du quartier, en un mot sauvegardent les droits de chacun et préviennent tout accaparement de la propriété collective.

Ainsi protégés, les montagnards apprécient à leur valeur des usages dont ils ne sauraient tirer profit hors du cadre natal. Le pauvre pourra toujours envoyer sa génisse à la montagne que beaucoup de villages ont jalousement conservée pour le parcours du bétail sans lait; ses chèvres trouveront leur vie avec le troupeau communal et ses moutons dans les parties les plus escarpées, les plus rocheuses des alpages. S'il manque de bétail, l'habitant peu fortuné prendra quelques bêtes en « hiverne » dont il gardera le « fruit » et qu'aideront à nourrir la « feuille » des arbres et le foin qu'on allait autrefois, à l'occasion, faucher sur le communal, cependant que blachères et « vernays » continuent de fournir litière, fagots et maigre pâture. En 1553, les bans de la paroisse de Bellecombe en Tarentaise prévoient l'usage des communaux à titre privé pour une durée de trois années⁵³. Il y a un quart de siècle, les communaux fauchables mais très en pente de Bonneval (Tarentaise) étaient tirés au sort moyennant un droit annuel de 10 francs. A Epierre, la commune propriétaire de près des deux tiers de son territoire, de la majeure partie des forêts, de pâturages, des terrains colmatés de la plaine, divise ces derniers en lots de 16 ares et les attribue pour un prix infime aux habitants qui ont encore la facilité de les accroître par une location aux enchères. Le revenu, — très rarement l'alié-

⁵³ Ordonnances, bampz, statutz et chapitre des hommes et communiens de toute la commulnauté et parroiche bellecombe et du max des Emptoz en Tharentaise [20], III, p. 348-370; p. 358.

nation — des communaux, a enfin permis aux villages de se procurer les ressources nécessaires à leur affranchissement ⁵⁴, de subvenir partiellement aux aumônes et à l'entretien des écoles, comme il a facilité l'engagement de dépenses pour la construction de routes, de groupes scolaires et l'établissement d'adductions d'eau.

Le montagnard des massifs intraalpins de Savoie n'est pas seulement assuré de trouver dans la propriété collective de sa commune ou de son quartier un supplément de ressources appréciable, il sait aussi qu'il peut compter sur l'esprit d'entraide qui anime, par tradition, les populations des villages élevés. A Saint-Sorlin, la commune faisant office de banque rurale n'avait pas moins de 52 débiteurs en 1740 ⁵⁵. Toutes les paroisses possédaient des confréries destinées à secourir les moins favorisés de leurs habitants. Alors que dans la Savoie-propre les legs pieux, les aumônes après funérailles, paraissent assez rares dans les campagnes, au xvi^e siècle du moins ⁵⁶, il n'est guère de communautés mauriennaises et tarentaises où l'on ne puisse relever une ou plusieurs donations, d'un chiffre appréciable parfois, destinées à des œuvres charitables, religieuses, ou à l'instruction des enfants ⁵⁷. Parmi les insti-

⁵⁴ Exceptionnellement, Albiez-le-Jeune, Saint-Martin sur la Chambre, Argentine ont vendu des communaux pour se créer les ressources nécessaires à leur affranchissement (Max Bruchet [41], p. LXXXVI).

⁵⁵ Gabriel Pérouse [51], p. 24. A l'instigation de Maurice Moutmayeur, de Longefoy, les colporteurs de cette commune fixés en Franche-Comté fondent au xviii^e siècle la « Société des négociants de Longefoy ». Celle-ci avait au pays un mandataire, chargé d'avancer des fonds au taux de 4 % aux cultivateurs momentanément dans la gêne (François Miquet, Recherches sur les familles des émigrants savoyards fixés en France avant 1860, *R. Sav.*, années 1909-1910, et Annecy, Abry, 1910, 104 p.; p. 64).

⁵⁶ Gabriel Pérouse [50], p. 385-386.

⁵⁷ Adolphe Gros [44], *passim*; Joseph-Emile Borrel, Les institutions de bienfaisance en Tarentaise avant la Révolution (*Mém. et doc. Ac. Val d'Isère*, IV, 1883, p. 505-519); Gabriel Pérouse [49], p. 71 et sq., 79 et sq. « Les pauvres d'Aigueblanche, dit ce dernier auteur, s'il faut ainsi parler, sont les plus riches, avec leur revenu de plus de 300 florins qu'ont formé plusieurs générations de donateurs, et qui leur est distribué... en deux répartitions par an ». Il est à noter que les enquêtes officielles du xviii^e

lutions de bienfaisance les plus originales de nos vallées il faut citer celle de l'aumône du *pain de mai*, fondée à Moûtiers au xii^e siècle, et grâce à laquelle l'archevêque de Tarentaise a fait remettre pendant plus de 600 ans, chaque jour du mois de mai, une demi-livre de pain à tous ceux qui se présentaient à la distribution ⁵⁸. Dans presque toutes les paroisses de la haute Tarentaise, dans un grand nombre de celles de la basse Tarentaise et en Maurienne, la Confrérie du Saint-Esprit répartissait une aumône à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, en un moment de l'année où les plus pauvres attendent impatiemment la récolte prochaine. Cette confrérie, que les documents du xiv^e siècle montrent déjà à l'œuvre en maints endroits, comprenait en Tarentaise tous les paroissiens chefs de famille; ses membres recevaient un secours en nature, en pain généralement, et assistaient parfois à un banquet annuel offert par l'institution ⁵⁹. Chaque quartier, pourvu de biens indivis, possédait sa confrérie gérée primitivement par des « prieurs » et ultérieurement par les syndics parés, à Longefoy, du titre pompeux de « gouverneurs de la donne et aumône » ⁶⁰.

siècle sont assez souvent incomplètes sur le chapitre des œuvres pies parce que les déclarations des communiens, inquiets de ce qu'ils considéraient comme une immixtion de l'Etat dans leurs affaires, étaient volontairement inexactes (Adolphe Gros [44], p. 30-31).

⁵⁸ Joseph-Emile Borrel, Les institutions de bienfaisance en Tarentaise, art. cit., p. 508 et sq. En 1768, cette aumône est remplacée par un don de 2.220 bichets de blé à l'hôpital de Moûtiers qui est chargé de les distribuer.

⁵⁹ Gabriel Pérouse [49], p. 70. Cf. également Adolphe Gros [44], p. 45 et sq.; abbé Truchet [54], p. 567 et sq.

⁶⁰ Gabriel Pérouse [49], p. 70. Outre les legs qu'omettaient bien peu de testaments, les confréries disposaient de biens communaux placés en emphytéose, du fermage de certains moulins et fours, enfin du produit de quêtes spéciales (Joseph-Emile Borrel, Les institutions de bienfaisance en Tarentaise, art. cit., p. 506 et sq.). En 1858, un document officiel note que la bienfaisance s'exerce en Tarentaise « d'une manière large et abondante », par l'intermédiaire de sociétés dont la gestion est excellente (A. D. S., F. S., Tableau de la situation économique des provinces..., 584). Le bureau de bienfaisance de Tignes est actuellement propriétaire d'une

Il n'est pas surprenant que dans un milieu rural aussi cohérent, aussi richement doté en biens collectifs, les inégalités sociales se fondent souvent dans une aisance fruste mais somme toute généralisée. Les Consignes du sel (listes des assujettis à la gabelle) de la seconde moitié du XVIII^e siècle laissent bien l'impression d'une égalisation relative des conditions sociales en Maurienne où l'on ne voit croître le nombre des pauvres que dans les communes de fond. En 1760, à Villarodin-Bourget, 7 familles sur 109 sont qualifiées de « pauvres », soit 6,4 %, 60 (55 %) sont dans une situation « médiocre » et 42 (38 %) dans une situation « commode ». A Albiez-le-Vieux, en 1774, les 177 familles de la commune se répartissent entre les catégories distinguées ci-dessus à raison de 25 (14 %) dans la première, de 98 (55 %) dans la deuxième, de 54 (30 %) dans la troisième. A Saint-Etienne-de-Cuines, le nombre des familles pauvres est, en 1787, un peu plus faible qu'à Albiez-le-Vieux (10 %), mais celui des familles aisées y est également beaucoup plus réduit (4 %). A Saint-Julien, Saint-Rémy, Pontamafrey, la proportion des familles pauvres s'élève à 15,17, 45 % du chiffre total des ménages et à Saint-André-bourg on trouve un assez grand nombre de pauvres complets, c'est-à-dire sans bétail ⁶¹. D'après une statistique de l'an XIII, 21 communes tarines sur 65 comptaient 1 % ou moins de 1 % de journaliers, en 1801, et 6 2 % ou moins de 2 %, alors que le taux pour l'ensemble du département du Mont-Blanc était, à la même date, de 3,4 % de la population totale ⁶². D'après l'enquête

montagne dans la vallée de Poncellamont en Beaufortin (*L'Economie alpestre*, 1936, p. 46) ; celui de Sainte-Foy disposait en 1928 de fonds assez importants (Joseph-Marie Emprin [43], p. 294, et, vers la même époque, une distribution d'huile faite durant le carême rappelait, à Lanslebourg, les aumônes de jadis (E. Arnaud, Histoire de Lanslebourg avant la Révolution française, *Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, VII, 2^e partie, 1930, p. 61).

⁶¹ A. D. S., C. 805 et 806.

⁶² A. D. S., L. 466, et de Verneilh [31], p. 252-268. Nous n'avons pu tirer un bien grand parti de la statistique de l'an XIII malgré ses nombreuses

agricole publiée en 1869, la proportion des ouvriers agricoles propriétaires de lots de terre plus ou moins importants et travaillant alternativement pour eux et pour les autres atteignait 70 %, dans l'ensemble du département de la Savoie, mais seulement 15 et 25 % en Maurienne et en Tarentaise. D'après le même document, la petite propriété qui couvrait 70 % de la superficie cultivée dans l'arrondissement de Chambéry s'étendait à 90 % de cette même superficie dans les arrondissements de Saint-Jean, Moûtiers et Albertville ⁶³. L'enquête agricole de 1929 montre enfin que, sans le canton d'Aiguebelle, la Maurienne n'employait, il y a une dizaine d'années, pas plus de 630 ouvriers temporaires, représentant 1,5 % de la population, dont 90 seulement dans les cantons de Modane et Saint-Michel, soit 1,4 % de la population de ces cantons non compris les agglomérations urbaines de Modane-Fourneaux et Saint-Michel ⁶⁴.

Très homogène, la population intraalpine de Savoie menait, dans son ensemble, au XIX^e siècle, le même genre de vie simple et rustique. Les échanges, les migrations internes favorisaient, du reste, l'uniformisation des mœurs et des usages. S'il n'est pas rare de rencontrer des femmes âgées qui ne se sont jamais rendues au village faisant face à leur demeure, sur le versant opposé de la vallée, les hommes des communes les plus éloignées ne manquent pas d'occasions, par contre, de prendre contact dans les foires et lors du placement du bétail en « estive » ou en « hiverne ». Tarins et Mauriennais, villageois des vallées principales et secondaires, se ressemblent à bien

rubriques. Le préfet du Mont-Blanc avoue, à son sujet ([31], p. 268), que les questionnaires qui l'ont préparée ont été interprétés comme devant fournir des bases « pour asseoir un nouveau système de finances » ou à « organiser un patriciat » et que les renseignements ainsi réunis ne sont pas d'une fidélité parfaite. Le chiffre des domestiques et journaliers nous a paru néanmoins susceptible d'être retenu parce qu'il a dû faire l'objet d'une évaluation par excès plutôt que par défaut.

⁶³ [45], p. 181 et 182.

⁶⁴ [46], Deuxième partie.

des égards. Jadis vêtus du même drap épais de fabrication locale, ils se nourrissaient du même pain de seigle, « très savoureux et blanc » en haute Maurienne, mais « conservé de 5 à 6 mois et coupé à la hache », rarement exempt d'un mélange d'orge ou d'avoine; jamais ils ne mangeaient de pain de froment autrement qu'au cabaret et ils ne consommaient la viande de chèvre salée que dans les jours de fête ⁶⁵. « Au moyen de cette vie frugale et parcimonieuse, dit une note jetée dans la marge d'un *Tableau général de la consistance des propriétés territoriales dans l'arrondissement de Moûtiers*, ils (les montagnards) épargnent leurs denrées, vendent du fromage, du bétail. Ce produit va tout en épargne, il y a peu de commerce, point de fabrique, point de manufactures dans cet arrondissement où ils puissent employer leur argent qu'ils ne veulent point prêter quelque intérêt qu'on leur en offre. Alors, qu'il se présente un fonds à acquérir, ils le poussent à un prix excessif, assurés d'ailleurs qu'à force de travail et d'engrais ils doubleront le produit qu'en retirait le vendeur » ⁶⁶. Ainsi passionnés pour la terre, les montagnards de Maurienne et de Tarentaise ont fait preuve d'un prodigieux enracinement qui explique les densités élevées que l'on enregistre, en dépit de

⁶⁵ Bellemain [37], p. 9; de Verneilh [31], p. 288; A. D. S., C. 489 (10 may). Ajoutons que les Arvains avaient la réputation d'être « de tous temps un peuple extrêmement adonné à la débauche bachique » (Gabriel Pérouse [51], p. 22) et que la consigne du sel de Saint-Jean-d'Arves pour 1790 note qu'il y a 3 cabarets dans cette localité, « dont l'un serait plus que suffisant pour ruiner la paroisse » (A. D. S., C. 806). Il faut remarquer, à ce propos, que le nombre des cabarets varie étrangement d'une époque ou même d'une année à l'autre dans les consignes du sel. Beaucoup de localités qui n'avaient pas de cabarets en 1758 en possèdent en 1776 (A. D. S., C. 404 et 435); inversement, Bourg-Saint-Maurice taxé pour 23 cabarets en 1757 n'en a plus en 1758. On compte le plus grand nombre de cabarets dans les communes de fond de vallées, le long des grandes routes : en 1776, Saint-Jean en compte 77, Lanslebourg 80, Modane 23, Saint-Michel 21, et, en 1821, 29, 11, 9 et 20 (A. D. S., F. S., 588). Le nombre des boulangers est également sujet à de sérieuses variations et l'on peut se demander en quoi consistaient les « petites boulangeries » de Bessans, communauté qui, en 1790, était taxée pour 58 cabarets et boulangers (A. D. S., C. 806).

⁶⁶ A. D. S. L. 553 (floréal an X).

l'émigration, dans les hautes communes au milieu du siècle dernier, et ils ont apporté au problème de l'exploitation des ressources naturelles, de l'acquisition du numéraire, de l'habitat, des solutions dont l'originalité laisse deviner, sous l'uniformité des grands traits ethniques, une curieuse diversité des types humains.

B. — Les types humains :

Le particularisme local et les degrés de l'aisance rurale en Maurienne et en Tarentaise.

1. Le particularisme local.

Dans des vallées aussi riches en contrastes que les nôtres, le compartimentage naturel de la zone habitable, le jeu probable de certaines survivances historiques, ont accentué la tendance au particularisme local si répandue en pays de montagne, et favorisé l'éclosion de groupes humains d'une originalité marquée. Les administrateurs du Premier Empire définissant comme un caractère fondamental des populations du département du Mont-Blanc « l'accord de proportions qui constitue cette physionomie de bonté, de candeur et de franchise qui concilia de tous temps aux Savoisiens la confiance et l'affection des étrangers » ne faisaient certes pas œuvre d'ethnologues : ils ont néanmoins noté que les habitants des hautes vallées de Maurienne, ceux des Arves, des Villards, de Valloire, de Termignon et Lanslebourg sont de taille élevée, qu'ils ont les cheveux tirant sur le blond, à l'inverse des habitants de haute Tarentaise, de teint plus foncé et de stature plus ramassée ⁶⁷. Des variations sensibles du type physique s'observent même entre les populations de localités toutes voi-

⁶⁷ De Verneilh [31], p. 276.

sines. Le Bessanais, « de taille moyenne, solidement charpenté, aux yeux vifs, ordinairement bruns, d'une intelligence plus qu'ordinaire, actif, audacieux, semble former un type à part en Maurienne » ⁶⁸, cependant que le Bonnevalin, plus grand, maigre, plus froid, aime moins la musique et la distraction. Le montagnard de Val-d'Isère, blond, élancé, s'opposerait au Tignard, trapu et brun ⁶⁹; de même, les habitants de Saint-Sorlin, passent pour différer quelque peu, dans leur aspect général, du reste des Arvains ⁷⁰. Les types sont si tranchés parfois que l'on s'attribue d'un village à l'autre les origines les plus opposées. Les gens de Bonneval regardent les Bessanais comme des descendants des Sarrasins et affirment, en ce qui les concerne, que leur village a été fondé par des montagnards du Val de Rhême venus primitivement exploiter les pâturages dans le haut bassin de l'Arc : d'où les ressemblances entre les maisons des deux vallées. Une origine analogue a été attribuée aux habitants de Val-d'Isère et de Tignes ⁷¹. Or, il est difficile et dangereux d'asseoir une théorie ethnographique sur une parenté des formes de l'habitat ou du langage. S'il y a beaucoup de mots piémontais dans le patois des hautes vallées de l'Arc et de l'Isère, cette pénétration peut résulter simplement de l'émigration, jadis très active, de Bessans et Tignes vers la plaine du Pô, des rapports pastoraux unissant, pour l'hivernage du bétail, la haute Maurienne et la vallée de Suse, enfin des migrations des Valdôtains qui, à une époque encore proche, sortaient par grosses troupes du Val de Rhême, pour venir faire les foin à Val-d'Isère ⁷². Toutefois, bien que pour le fond le patois soit le même partout en Maurienne et en

⁶⁸ A. Gros, Conférence à Bessans, art. cit., p. 103.

⁶⁹ F. Gex, La plus haute commune de Savoie : Val-d'Isère (1849 m.) et la haute Tarentaise. Chambéry, Imp. Réunies, 1922, p. 25.

⁷⁰ La Maurienne [19], I, p. 510.

⁷¹ Abbé Brunet, Essai sur les patois des arrondissements d'Albertville et Moûtiers (*Mém. Ac. Val d'Isère*, I, 1866, p. 185-212; p. 211).

⁷² F. Gex, La plus haute commune de Savoie..., *op. cit.*, p. 18.

Tarentaise, on ne rencontre pas deux communes, deux villages un peu considérables où l'on ne puisse discerner, dans le langage parlé, des nuances appréciables, soit dans la prononciation des mots, soit dans le vocabulaire et la grammaire ⁷³.

Aux manifestations du particularisme local se rattachent l'attribution aux habitants d'un village ou d'une région de véritables surnoms collectifs, ainsi que bon nombre de jugements et proverbes rarement exempts d'une pointe de malice. Les gens d'Aiguebelle, le « dernier bon pays de la Savoie », ne se considèrent pas comme des « Mauriennais » ; mais, pour ces derniers, ils ne sont eux-mêmes que des « d'avalains ». Dans le bassin de l'Arc, où des unités agricoles d'une certaine étendue se développent à la faveur de la structure et d'amples formes glaciaires, quelques noms de pays font leur apparition : Hurtières, Villards, Arves et Albiez. Ces deux derniers, usités dès la fin des VIII^e et XII^e siècles ⁷⁴, traduisent un contraste géographique marqué entre Albiez-le-Vieux, adonné à l'agriculture, et Saint-Jean, Saint-Sorlin, orientés vers l'élevage et le dressage du bétail. Confondus, hors de leur vallée, sous le nom de *Villarins*, les habitants de Saint-Alban et de Saint-Colomban-des-Villards se baptisent réciproquement de *Bannes* et de *Colognons* ; ailleurs, on parle des *Albanais* et des *Dioudes* de Saint-Alban et de Saint-Georges-des-Hurtières, des *Colombins* de Montgellafrey, des *Blacheyrains* et des *Roche-*

⁷³ Abbé Francoz, Notes sur les variétés du patois dans les cantons de Lanslebourg, Modane, Saint-Michel et Saint-Jean-de-Maurienne (*C. r. Congrès S. Savantes Sav.*, Aiguebelle, 1894. Chambéry, Imp. Savoisienne, 1895, p. 196-206 ; p. 196). En Tarentaise, on a pu distinguer quatre familles de patois, correspondant, fait curieux, à un cloisonnement naturel (régions de Val-d'Isère à Sainte-Foy-Séez, de Bourg-Saint-Maurice au Saix, du Saix à la plaine de La Bâthie, de celle-ci à Grésy) (Abbé Brunet, Essai sur les patois..., art. cit.). Un exemple montrera bien les différences qui peuvent exister entre patois de villages voisins : lorsqu'un Bessanais venait à passer, à la fin du siècle dernier, dans une commune de la haute Maurienne, on lui criait : « chiava l'us ! » (ferme la porte !), parce que le mot *us* servant à désigner la porte n'est employé qu'à Bessans (Abbé Francoz, Notes sur les variétés du patois..., art. cit., p. 203).

⁷⁴ A. Gros [15], p. 39, 507.

rains d'Esserts-Blay et Cevins. Les Tignards, jugés par Albanis Beaumont peu hospitaliers, d'un caractère dur et méfiant, ne paraissent pas avoir toujours laissé un bon souvenir en moyenne Tarentaise ⁷⁵. A Sainte-Foy, les habitants du quartier des Villes, traités de « ravichais » ou « mangeurs de raves » par les gens des autres quartiers, s'en vengent en les appelant « bovatiers » ou « brûleurs de cônes de sapins » ⁷⁶. Les gens de Jarrier dont les maisons, éparpillées à l'extrême, se compliquent d'annexes variées, sont comparés à des écureuils par leurs voisins de Saint-Pancrace. De même les montagnards de Mâcot ont la réputation de « remuer tout le temps ». Parce que les gens d'Albanne sont habitués, par manque de routes, à effectuer beaucoup de transports sur leur dos, on vous conseille narquoisement dans les communes environnantes de ne pas manquer d'y chercher femme pour l'avoir solide. Les habitants de Villette jugeant ceux de Montgirod attardés dans des pratiques agricoles désuètes vous déclarent gravement :

« entre Montgirod et la France
« il n'y a pas grande différence » ;

mais eux-mêmes se voient traités de :

« Juifs de Villette,
« Barberoussettes ».

Le particularisme local est poussé assez loin parfois. Les habitants des hautes vallées répugent à contracter mariage hors de leur paroisse et la coutume de la « barricade » veut qu'un obstacle symbolique, un ruban généralement, retarde la marche de l'épouse lorsqu'elle quitte la commune ⁷⁷. Hors

⁷⁵ Albanis-Beaumont [34], IV, p. 579.

⁷⁶ Joseph-Marie Emprin [13], p. 52.

⁷⁷ Arnold Van Gennep, *La Savoie vue par les écrivains et les artistes*, *op. cit.*, p. 344, 362 et sq.; *La Maurienne* [19], *passim*; A. Gorré, *Coutumes de la Maurienne*, art. cit., p. 86-99. C'est cette endogamie qui fait du village une sorte de grande famille. En 1758, le huitième de la population de Saint-Sorlin réparti entre les familles Didier et Coche avait un ancêtre commun (Gabriel Pérouse [51], p. 33).

de leurs vallées natales, à Paris, les émigrants se groupent par villages, dans quelque café tenu par un « pays », et l'on passe les fêtes ensemble, entre gens qui ont « le même patois et le même genre de vie ». En certains cas, des rivalités véritables, avivées par des conflits d'intérêts, opposent ou plutôt opposaient des communes ou des hameaux voisins. Des procès s'engagent entre Villarodin-Bourget et Avrieux dans le courant du xvi^e siècle, s'apaisent, recommencent au xvii^e siècle pour rebondir en 1893, malgré la transaction de 1760 : « un procès par siècle est la tradition des deux communes » ⁷⁸. Le fait n'est pas isolé comme on peut s'en rendre compte par le cas de Mâcot, au xvi^e siècle ⁷⁹. Peu avant leur séparation administrative, l'Intendant de Maurienne observe, en 1759, qu'une « vieille et forte antipathie » sépare les habitants de Bessans et Bonneval ⁸⁰, et la remarque pourrait s'appliquer tout aussi bien aux montagnards de Tignes et des Brévières ⁸¹. Parmi ces rivalités de clocher une des plus curieuses est probablement celle qui a longtemps séparé les localités du bassin de La Chambre, chaque rive de l'Arc possédant, de l'avis des habitants, son « esprit spécial ». Dans cette région dilatée, les communes ne débordent pas sur les deux versants de la vallée comme dans les gorges houillères d'amont ou le berceau mauriennais : cela, joint aux difficultés de franchissement de l'Arc, a contribué à rendre les deux fractions du bassin étrangères l'une à l'autre. Au xviii^e siècle l'Arc divaguait, en effet, au milieu de la « grande plaine de Saint-Avre » et enserrait l'« Isle Zannon » ⁸². Le pont de bois de Saint-Avre, malmené par les crues, devait être reconstruit tous les 5 ou 6 ans et il n'était pas rare que l'on dût emprunter, pour se rendre de

⁷⁸ La Maurienne [49], II, p. 65.

⁷⁹ Philippe Arbos, *La vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine*. Paris, Colin, 1922, in-8°, p. 86.

⁸⁰ A. D. S., C. 674 (13 octobre 1759).

⁸¹ Abbé J. Gontharet, *Histoire des Brévières*, *op. cit.*, p. 277 et sq.

⁸² Henri Onde [47], p. 715,

La Chambre à Saint-Etienne-de-Cuines, le pont de la Madeleine, à la sortie du défilé de Pontamafrey, au prix d'un détour de deux heures. Cette situation avait amené la création, sous la Convention, des deux cantons distincts de La Chambre et de Cuines ⁸³, mais il n'est pas interdit de penser que cette mesure avait aussi pour origine les démarches de deux groupes de populations désireux de vivre séparés. Malgré l'établissement, en 1876, d'un pont de fer entre Saint-Etienne et La Chambre, les Villards ne possèdent rien de l'autre côté de l'Arc, et les vignes basses que Montvernier cultivait à Champagne, sur la rive gauche, ont été rachetées par Sainte-Marie-de-Cuines. Tandis que les communes basses de la rive droite envoient l'été leur bétail au col de la Madeleine, les communes de la rive gauche le conduisent au Glandon. Les émigrants de la rive droite partaient autrefois pour l'Oise, pour Paris, où ils se rassemblent exclusivement aujourd'hui; ceux de la rive gauche ont toujours rayonné dans le midi de la France, sans dépasser vers le Nord Saint-Etienne, Rive-de-Gier, les départements du Rhône et de l'Ain. En août, époque des « vacances » pour les émigrants, on n'est pas peu surpris d'entendre, d'un côté, l'accent trainant des faubourgs, de l'autre, le verbe sonore de Marseille et de Cavaillon ⁸⁴.

2. Les degrés de l'aisance rurale en Maurienne et en Tarentaise.

Si tenace que soit le particularisme local dans les massifs internes de Savoie, il ne faut y voir qu'un trait de mœurs amusant qui n'est pas spécial, d'ailleurs, aux populations mauriennes et tarines. Le contraste que l'on discerne, dans

⁸³ La Maurienne [49], I, p. 175, 186.

⁸⁴ Il n'est pas jusqu'aux opinions politiques qui ne diffèrent notablement d'une rive à l'autre de l'Arc.

la richesse respective des deux vallées, présente un intérêt plus direct, parce qu'on peut le regarder comme un élément dominant de leur forte personnalité.

Tous les témoignages, dès le xvii^e siècle, donnent bien l'impression que la Tarentaise jouit d'une aisance plus grande que la Maurienne. Le zèle des Tarins à restaurer, reconstruire, décorer leurs églises au xvii^e siècle est l'indice certain d'une véritable prospérité montagnarde. On garnit les fenêtres des vitres « de la plus belle glace », on achète des croix « de fin argent », on recherche de bons orfèvres et des sculpteurs renommés pour leur commander, sans marchander, des ciboires, des rétables, valant, comme à Rognaix, plus de 2.000 florins⁸⁵. Après la péréquation générale de 1738, bien que la quote-part de la Tarentaise fût réduite de 15,5 %, la province demeura plus imposée que la Maurienne pour une population moindre, preuve que la valeur de ses revenus était supérieure⁸⁶. Au début du xix^e siècle, Albanis Beaumont observe que la Tarentaise est plus riche que la Maurienne, que les habitants y sont plus aisés, les maisons bâties avec un goût meilleur⁸⁷. Même note dans un rapport de l'Intendant général de la Division (ancien Duché) de Savoie, qui estime que, par la richesse, la Tarentaise l'emporte sur toutes les autres provinces de la Division⁸⁸. L'ancien sous-préfet de Saint-Jean-de-Maurienne, l'avocat Bellemine, écrivait en 1823 :

⁸⁵ Gabriel Pérouse [49], p. 54. En 1701, 33 églises avaient été consacrées depuis une vingtaine d'années et 3 autres allaient être achevées (*Id.*, *ibid.*). Le grand nombre de pièces d'orfèvrerie, d'ornements, décrits dans les inventaires du mobilier des églises rurales, la comparaison des inventaires dressés, à diverses époques, dans une même paroisse, sont autant de preuves du remarquable enrichissement de la Tarentaise au xvii^e siècle (Gabriel Pérouse [49], p. 56, et Mgr X. Barbier de Montault, Notes archéologiques sur Moûtiers et la Tarentaise, *Mém. et doc. Ac. Val d'Isère*, III, 1875, p. 125-338).

⁸⁶ Max Bruchet, Notice sur l'ancien cadastre de Savoie (*R. Sav.*, 37^e année, 1896, et Annecy, Imp. Abry, 1896, 80 p.; p. 28).

⁸⁷ Albanis-Beaumont [34], II, p. 91.

⁸⁸ [33].

« ceux qui ont parcouru la Tarentaise il y a cinquante ans sont étonnés des changements que l'on y aperçoit. Des terrains arides, des glières, des marais ont été rendus à l'agriculture comme par enchantement, et il a été prouvé que la province, qui jadis ne produisait pas pour sa consommation, a des denrées au delà de ses besoins malgré l'augmentation de sa population » ⁸⁹. La « Notice topographique et statistique des Etats sardes » estime, en 1841, la Tarentaise en meilleur état que sa voisine, et, en 1858, tandis que toutes les communes mauriennaises sauf 8 supportent une surimposition locale, la situation des communes tarines est si florissante que 17 d'entre elles seulement sont soumises à cette surimposition ⁹⁰.

En même temps qu'ils reconnaissent la richesse relative de la Tarentaise, textes et observateurs du début du XIX^e siècle insistent sur le fait qu'on dénombre, dans cette province, un plus grand nombre de gens aisés qu'en Maurienne. « Il n'est rare, dit Albanis Beaumont, de trouver en Tarentaise des individus qui donnent jusqu'à 1.000 louis de dot à leurs filles » et il ajoute qu'il connaît, non loin du village de Landry, un particulier que rien ne distingue, à première vue, de ses com-

⁸⁹ Bellemin [37], p. 8.

⁹⁰ Luigi de Bartolomeis [35], p. 343, et A. D. S., F. S., 584 (1858, Tableau de la situation économique dans les provinces...). L'avantage de la Tarentaise sur la Maurienne est d'autant plus significatif que, vers 1858, les communes mauriennaises s'enrichissent, leurs revenus communaux ordinaires passant de 103.000 l., en 1847, à 181.000 l., et les placements de fonds en rentes sur l'Etat représentant 240.000 l. pour la vallée de l'Arc (A. D. S., F. S., 588, 13 octobre 1858).

Le nombre des électeurs inscrits, en 1848, dans les deux provinces de Maurienne et de Tarentaise apporte une nouvelle confirmation de la supériorité de la seconde sur la première. D'après la loi du 17 mars 1848, les électeurs devaient payer un cens de 20 livres en Savoie. Or, tandis que la Maurienne comptait, suivant les mandements, 1 électeur pour 23 ou 26 habitants, les mandements de Bourg-Saint-Maurice et Aime en comptaient 1 pour 19 et ceux de Moûtiers et Bozel 1 pour 17 (François Miquet, Répertoire biographique des Savoyards contemporains, 1800-1892. Anpéc, Imp. Abry, 1893, in-8°, 299 p.; p. 90, 94-95, et R. Sav., 1892 et 1893).

patriotes et détenteur d'une fortune de plus de 600.000 livres ⁹¹. On rencontre alors aux Chapelles « des capitalistes et des spéculateurs sur tout genre de commerce lucratif dans le pays » : les uns « s'adonnent au commerce du bétail, des peaux et du fromage » ; d'autres « exportent ce que la province peut vendre et importent ce qui peut lui manquer ». Aussi trouve-t-on « beaucoup de particuliers aisés qui font soigner l'éducation de leurs enfants et qui en fournissent pour l'état ecclésiastique et pour le barreau » ⁹².

Sauf à Montvalezan-sur-Séez où les riches sont, au début du XIX^e siècle, des émigrants propriétaires de maisons de commerce en France, la présence d'une bourgeoisie villageoise dans le berceau et l'X tarins paraît liée à l'exploitation de pâturages particuliers et au commerce du gruyère. Dans le canton de Bourg-Saint-Maurice comme dans le Beaufortin proche, une véritable classe de propriétaires et fermiers recrutée dans le pays s'est spécialisée dans la gestion de grandes montagnes où le gruyère est fabriqué de façon quasi industrielle. Il n'est pas aisé de préciser la date de l'appropriation individuelle des alpages, mais, en quelques points, elle ne semble pas fort ancienne. En Beaufortin, les grandes montagnes privées remonteraient à la deuxième moitié du XVIII^e siècle, époque où le partage des communaux, préconisé avec insistance par les Intendants, ne s'est pas heurté, en raison de la surabondance même des pâturages, aux résistances farouches qui ont fait échouer ailleurs l'opération ⁹³.

⁹¹ Albanis-Beaumont [34], II, p. 92.

⁹² A. D. S., I. T., 297 (1819), et F. S., 594 (Rapport statistique sur la Tarentaise en 1821). Le cardinal Billiet, évêque de Maurienne, puis archevêque de Chambéry et sénateur, auquel on doit de nombreux articles scientifiques, était né en 1783 aux Chapelles, d'une famille rurale aisée fort nombreuse (*Mém. Ac. Savoie*, 3^e série, IV, 1875, p. 1 et sq.). Le rapport statistique de 1821 signale également plusieurs habitants aisés à Montvalezan, Sainte-Foy, Saint-Jean-de-Bolleville (A. D. S., F. S., 594).

⁹³ Philippe Arbos, *La vie pastorale dans les Alpes françaises*, *op. cit.*, p. 79.

L'exemple ainsi donné a dû être contagieux. La montagne de Plan Gerlier, l'une des cinq possédées par Séez en 1886, a été aliénée par cette dernière en 1752 pour lui permettre d'acheter la forêt de Malgovert aux comtes de La Val d'Isère ⁹⁴. A Sainte-Foy, sur trois montagnes particulières recensées en 1886, celle de la Balme avait été constituée 60 ans auparavant par la réunion de nombreuses propriétés privées jadis fauchées ⁹⁵. La hausse des prix, consécutive à la guerre de 1914-1918, a permis à quelques fermiers de se rendre acquéreurs des grandes montagnes privées qu'ils exploitaient, ainsi aux Tuffes et à Maison-Longe (Bourg-Saint-Maurice) ⁹⁶, cependant que la Société fruitière de Val-d'Isère rachetait en 1928 une des grandes montagnes détenue sur son territoire par un propriétaire de Bourg-Saint-Maurice.

L'exploitation intensive de la montagne en vue de la production fromagère explique les transactions nombreuses dont les pâturages sont l'objet en Tarentaise, ainsi que le développement de la grande propriété pastorale particulière. A Bourg-Saint-Maurice, on ne compte pas moins de 20 montagnes à gruyère privées. Beaupré a une superficie de 650 ha., la Raja peut contenir 140 vaches, et tel propriétaire réussit à garnir ses alpages avec le bétail qu'il a hiverné et acheté pour l'été. Les montagnards du Bourg possèdent en outre des pâturages à Beaufort, au Petit-Saint-Bernard et à Val-d'Isère. En 1886, 7 montagnes privées existaient sur le territoire de Tignes; à la même date, sur les 9 montagnes de Val d'Isère 4 étaient particulières, et à Tessens, Sainte-Foy, on n'en signalait pas moins de 2 et 3 sur 5, de 7 sur 10 aux Allues, de 5 sur 5 à Séez ⁹⁷. En 1930, 26 % des alpages de Tarentaise

⁹⁴ 5^e Conservation des Eaux et Forêts à Chambéry. Dossier Briot.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *L'économie alpestre française*, 17^e année, 1937, p. 59, 63. La montagne des Lanchettes appartient, par contre, à la même famille depuis 1793 (*Ibid.*, p. 63).

⁹⁷ 5^e Conservation..., dossier Briot.

étaient soumis à l'appropriation individuelle et, en dehors des localités précédemment citées, on relève actuellement l'existence de grandes montagnes privées à Champagny, Bozel, Pralognan, Saint-Bon, Naves, Saint-Martin et Saint-Jean-de-Belleville ⁹⁸.

Enfin, même lorsque les communes de Tarentaise ont conservé leurs pâturages, elles les afferment volontiers à des montagnards du pays assez à l'aise pour assumer les frais élevés de location et de gestion. En 1819, Aime loue ainsi une montagne à gruyère; Mâcot, Granier, Longefoy faisaient de même avant d'avoir converti leurs alpages en « fruits communs » à l'époque de l'Empire ⁹⁹. En 1886, Val-d'Isère, Peisey, les Allues louaient la totalité de leurs montagnes communales et Bellenfretre 2 sur 3 ¹⁰⁰. Malgré la faveur dont a joui l'exploitation en fruit commun après 1918, on assiste aujourd'hui à une reprise très nette de la location des pâturages communaux à un particulier ¹⁰¹.

Or, qu'elle soit propriété privée ou qu'elle soit affermée, la grande montagne à gruyère est inséparable d'une classe d'exploitants aisés disposant d'un important capital; en outre, par les profits qu'elle procure, elle a fortifié cette bourgeoisie rurale dont nous avons relevé la présence en Tarentaise. Grâce à l'exploitation en grande montagne et à la vente du gruyère, fermiers et propriétaires disposaient dans le passé d'une des rares sources de numéraire auxquelles la région pouvait s'alimenter. En 1822, sur un chiffre total d'exportations à l'intérieur des Etats sardes et à l'étranger évalué à 655.870 livres, non compris les ventes de bétail, la vente des gruyères repré-

⁹⁸ F. Rey, *L'exploitation pastorale dans le département de la Savoie*, op. cit., p. 70-71; *L'économie alpestre française*, 18^e et 19^e années, 1938-1939, p. 61-62 et sq.

⁹⁹ A. D. S., F. S., 594 (Rapport statistique sur la Tarentaise).

¹⁰⁰ 5^e Conservation..., dossier Briot.

¹⁰¹ *L'économie alpestre française*, 18^e et 19^e années, 1938-1939, p. 53, 70.

sentait 378.000 livres, soit 57 % ¹⁰², et une partie de cet argent revenait, très certainement, à un nombre restreint de gros montagnards.

En Maurienne, cette cause d'enrichissement d'une catégorie d'exploitants n'a pu jouer. Les grandes montagnes à gruyère du col de la Madeleine, dont plusieurs appartiennent du reste à des Tarins, sont une exception dans le bassin de l'Arc ¹⁰³. On ne relève de rares exemples de propriété pastorale de 100, 200, 300 et 500 ha. que dans les communes de Saint-Jean-d'Arves, Saint-Colomban-des-Villards, Valloire, Bonneval, et encore convient-il d'observer que l'exploitation en grande montagne n'y est pas pratiquée ¹⁰⁴. La Maurienne n'est sans doute pas dépourvue de familles enrichies par l'émigration et le commerce. Des Valloirins sont gros propriétaires de vignes sur Saint-Julien et les maquignons des Arves et des Villards savent réaliser d'intéressants bénéfices, mais on ne rencontre nulle part dans le bassin de l'Arc l'équivalent de ces grands propriétaires ou fermiers exploitants de Tarentaise, souvent entourés d'une famille nombreuse, très attachés à leurs montagnes, et prêts à toutes les initiatives.

Si la Tarentaise possède une sorte de patriciat rural, elle semble en revanche avoir recélé, jadis, plus de pauvres que la Maurienne. A en croire les statistiques impériales, le nombre des mendiants errants originaires de Tarentaise était plus élevé en 1801 que celui de n'importe quelle autre région du département du Mont-Blanc. A cette date, en effet, le recensement donne 1351 mendiants pour l'arrondissement de Moûtiers (cantons de Beaufort et de Conflans compris) et le préfet

¹⁰² A. D. S., F. S., 594 (Province de Tarentaise : Relazioni commerciali, 1822, et Rapport statistique de 1819).

¹⁰³ A la veille de la Révolution, la Consigne du sel de Montgellafrey désigne déjà dans cette communauté 7 montagnes privées, dont 3 appartenant au couvent de La Chambre (A. D. S., C. 806).

¹⁰⁴ *L'économie alpestre française*, 13^e année, 1933, p. 57, 66, et [46], Deuxième partie.

note que la proportion des errants est de 1 pour 38 habitants dans cet arrondissement contre 1 pour 63, 1 pour 59 et 1 pour 1.140 habitants dans les arrondissements de Chambéry, Annecy et Saint-Jean-de-Maurienne ¹⁰⁵. Dans la Tarentaise proprement dite (le bourg de Conflans non compris), cette proportion atteint même 1 pour 30 (1.288 mendiants), et si les mendiants sont rares à Saint-Martin-de-Belleville (1 pour 154), il y en a 1 pour 67 à Moûtiers (y compris les mendiants du dépôt), 1 pour 55 aux Allues, à Bourg-Saint-Maurice, 1 pour 49 à Montagny, 1 pour 36, 35 ou 34 à Saint-Paul, aux Chapelles, à Val-d'Isère, 1 pour 31, 27, 25, 24, à Champagny, La Perrière, Pralognan, Tignes et La Bâthie; la proportion se tient entre 1 pour 20 et 1 pour 10 habitants à Sainte-Foy, Aime, Grand-Cœur et Saint-Marcel, à Bozel, Hauteville et Peisey, pour battre enfin tous les records à Landry et Villarlurin (1 pour 9 et pour 8). Ces chiffres paraissent traduire un état social fâcheux et méritent de retenir l'attention.

On peut se demander si les mendiants tarins ne se recrutent pas surtout parmi ces « simples », si nombreux encore au siècle dernier dans les grandes vallées intraalpines. Beaucoup d'entre eux sortent en effet de Bozel, Grand-Cœur, Saint-Marcel, Aime et Landry, communes où la proportion des anormaux était élevée en 1845; mais Villarlurin, avec un mendiant pour 8 habitants, n'est pas, tant s'en faut, la com-

¹⁰⁵ De Verneilh [31], p. 274, et *A. D. S.*, L. 466 (Statistique de l'an XI). Il est surprenant que la Maurienne ait compté 40 mendiants seulement en 1801, 190 en 1789, alors qu'en 1773, il y en avait 17 dans la seule commune d'Albiez-le-Vieux, une des plus riches de la province (*A. D. S.*, C. 805). Il est vrai que la consigne du sel d'Albiez-le-Vieux pour 1773 qualifie de mendiants 3 enfants d'une famille possédant un veau, une vache, un mouton, un mulet, et le cas n'est pas isolé. Si de nombreux mendiants étaient d'incontestables miséreux, des enfants de veuves, par exemple, et sans aucun bétail, d'autres devaient considérer leur industrie comme une ressource d'appoint. Toutefois, la statistique de 1801 ne s'occupant que des errants, n'a vraisemblablement pas tenu compte des mendiants circulant dans ou à proximité de leur commune, le long de la route d'Italie.

mune la plus éprouvée par le crétinisme, et d'autre part Peisey, Val-d'Isère, les Allues, Champagny, Tignes et Sainte-Foy, communes des plus saines, figurent en bon rang dans la statistique de la mendicité ¹⁰⁶. Du reste, si dégénérescence physique et mendicité étaient des phénomènes forcément connexes, la Maurienne, plus affectée par le crétinisme que sa voisine, devrait compter aussi plus de mendiants.

On peut aussi, pour expliquer la mendicité tarine, invoquer un état social plus déséquilibré dans la vallée de la haute Isère qu'en Maurienne. On constate, par exemple, qu'à Landry, Hauteville, communes très atteintes par la mendicité en 1801, il existe aujourd'hui un certain nombre de fermiers qui ne possèdent, en propre, qu'une fraction du domaine qu'ils cultivent. On sait qu'en 1819 un seizième de la population excédait les besoins de la culture à Bozel, et qu'à Saint-Bon, un quinzième des habitants s'expatriaient pour plusieurs années par manque de terre ¹⁰⁷. Mais à cela on opposera l'exemple de Bellentre, commune où l'on rencontre actuellement des fermiers et qui ne figure dans la statistique de 1801 que pour 5 mendiants (1 pour 155 habitants), celui de la Saulce, dont la plupart des habitants sont fermiers en 1819 ¹⁰⁸ et qui ne possède aucun mendiant en 1801. La mendicité tarine du début du XIX^e siècle semble donc tenir moins au régime de la propriété qu'à la difficulté de se procurer du numéraire, difficulté plus grande dans la haute vallée de l'Isère qu'en Maurienne.

Du numéraire, il en fallait à tous pour acquitter les contributions, ce noir souci du monde rural; il en fallait aussi à ceux des villageois qui avaient à combler un déficit de grains. La Tarentaise, moins pourvue de terres labourables que la Maurienne, utilisant plus de farine qu'elle n'en produisait, avait fini

¹⁰⁶ Cf. ci-dessous, paragraphe C. et fig. 1.

¹⁰⁷ *A. D. S.*, I. T., 297 (1819).

¹⁰⁸ *Ibid.*

vers 1823 par disposer d'un léger excédent de seigle grâce à une culture meilleure et à une économie réalisée par la consommation du lait et du fromage ¹⁰⁹. Elle exportait même, à cette date, 50.000 décalitres de seigle, d'une valeur de 50.000 livres dans les provinces d'Aoste et de Haute-Savoie ¹¹⁰. Néanmoins, plusieurs communes souffraient d'un déficit sérieux : ainsi, dans la vallée du Doron de Bozel d'aspect très jeune et particulièrement fraîche à l'envers, Pralognan, Champagny, Saint-Bon et La Perrière, dont les besoins supplémentaires s'élevaient à 1.600, 1.500, 1.000 et 800 bichets d'orge et de seigle par an, et, dans la Tarentaise médiane, Peisey, Landry et Montgirod, auxquels manquaient de 1.500 à 400 bichets ¹¹¹. Pour s'éviter de coûteux achats de grains, les habitants les plus pauvres des communes déficitaires devaient être tentés d'aller s'« hiverner » dans la plaine afin de se procurer, au besoin par la mendicité, ce qui leur faisait défaut.

A la Tarentaise manquaient enfin diverses sources de numéraire dont la Maurienne bénéficiait. Si l'on considère que les habitants les moins aisés vendent le froment et le vin pour payer leurs contributions et se contentent de gros pain de seigle, de cidre et de laitage, on doit conclure que la Tarentaise, disposant d'une quantité moindre de ces deux produits que la vallée de l'Arc, était plus mal partagée que cette dernière. En 1821, les mandements de La Chambre et Saint-Jean, d'un côté, de Moûtiers et Aime, de l'autre, produisaient respectivement 2.048 et 1.232 quintaux de froment, 4.290 et 2.518 hectolitres de vin pour un même chiffre de population (24.492 et 24.059 habitants) ¹¹²; et avec le mandement d'Aigue-

¹⁰⁹ De Verneilh [31], p. 554; Bellemin [37], p. 8; [33].

¹¹⁰ A. D. S., F. S., 594 (Province de Tarentaise : Relazioni commerciali... 1822).

¹¹¹ *Id.*, I. T., 297 (1819). Un bichet équivalait dans les régions d'Aime et Moûtiers à 1 décalitre, 543 (de Verneilh [31], p. 535).

¹¹² A. D. S., F. S., 588 (1821). Les quantités moyennes de vin récoltées en 1927 et 1928, quoique sensiblement plus élevées que celles de 1821, font ressortir l'écrasante supériorité des cantons de La Chambre-Saint-

belle, la Maurienne l'emportait bien davantage encore sur la Tarentaise, même en faisant bénéficier celle-ci de l'appoint des communes tarines rattachées à la province de Haute-Savoie.

La route d'Italie constituait aussi pour la vallée de l'Arc une indiscutable source de profits. Les réquisitions, les fournitures de bêtes de somme, les dépenses des voyageurs finissaient par faire entrer de l'argent dans les villages; les travaux routiers et ferroviaires des XVIII^e-XIX^e siècles ont, de la même façon, beaucoup rapporté à la Maurienne, ne serait-ce que par la main-d'œuvre qu'ils ont exigée, la consommation supplémentaire de vivres, la plus-value des terrains et des bois qui en sont résultées. Aussi la Tarentaise a-t-elle envié souvent sa voisine. Le 5 mai 1808, le conseil municipal d'Aime, commune située sur une route exclusivement utilisable « pour le passage des mulets en amont du canton de Moûtiers », réclame instamment des travaux, « considérant que toute cette vallée de la haute Tarentaise se trouve... dans une inertie notoire et conséquemment dépourvue de numéraire à un point que les particuliers ont peine à s'en procurer pour le paiement de leurs contributions... »¹¹³. Au nombre des moyens préconisés en 1849 pour faire refluer le numéraire en Tarentaise figure, en bonne place, l'ouverture de la route du Petit Saint-Bernard, dans une province « où il n'a jamais été exécuté de travaux à la charge du trésor »¹¹⁴.

Jean (15.433 hl.) sur ceux d'Aime-Moûtiers (4.501 hl.) (Raoul Blanchard, *La répartition de la vigne dans les Alpes françaises*, R. G. A., XVIII, 1930, p. 219-260, 2 cartes hors texte; p. 234-235).

¹¹³ A. D. S., L. 1517 (1813). Le 7 frimaire an IX, le sous-préfet de Moûtiers écrit que les habitants de la Tarentaise paient bien leurs contributions, que celles antérieures à l'an IX sont soldées, soit par des paiements réellement faits, soit « par le moyen des imputations auxquelles les habitants ont droit pour les fournitures en tout genre faites pour le service de l'armée dès le 1^{er} germinal an VII, et pour les transports faits par le Mont Bernard des munitions de guerre, de bouche et de l'artillerie lors du passage de l'armée de réserve » (A. D. S., L. 466).

¹¹⁴ H. Onde, *Le malaise économique en Savoie au milieu du XIX^e siècle. Le cas de la Tarentaise* (R. Sav., 75^e année, 1934, p. 28-42; p. 31, 39).

Afin de se procurer le précieux numéraire, les habitants les plus pauvres de Landry, Bellentre et Peisey besognaient aux mines de cette dernière localité et s'employaient aux transports qu'elles nécessitaient. Mais à partir de 1792 les mines entrent en sommeil, pour ne reprendre quelque activité et occuper 450 ouvriers qu'en 1803 ¹¹⁵ : ainsi se justifient les chiffres de la statistique de 1801, les 112 mendiants errants originaires de Peisey, ceux de Landry, Hauteville, Mâcot, Montvalezan-sur-Bellentre, au nombre de 66, 56, 46 et 40. A Moûtiers, la majeure partie de la population se compose, en 1801, d'ouvriers et de journaliers qui « gémissent » toutes les fois que l'établissement des salines, leur principal gagne-pain, les laisse sans ouvrage ¹¹⁶.

Il faut se garder, toutefois, de ne voir dans la mendicité tarine qu'un phénomène passager, issu du bouleversement de 1792. Il en est fait mention dès 1789 et encore en 1806 ¹¹⁷. En 1819, on déclare que la population de Peisey excédant de moitié celle nécessaire à la culture, « tombe à la charge de la commune et des communes voisines, comme on l'a vu en des temps peu éloignés, si l'exploitation de la mine cesse » ; le châtelain du mandement d'Aime signale alors que la mendicité est surtout développée à Aime, Villette, Montgirod, et les autorités ne manquent pas de souligner qu'à Montvalezan-sur-Séez il n'y a pas de mendiants ¹¹⁸. Un rapport officiel de 1821 expose enfin, à propos de Tignes, que « la plupart des hommes vont faire les colporteurs dans la province » et que « des femmes et des enfants se répandent dans la vallée pour y mendier » ¹¹⁹. Au recensement de 1848, pourtant, le nombre des mendiants errants n'est plus, pour les quatre mandements

¹¹⁵ De Verneilh [31], p. 504; A. D. S., I. 466 (Rapport du sous-préfet de Moûtiers, 7 frimaire an IX).

¹¹⁶ A. D. S., *ibid.*

¹¹⁷ De Verneilh [31], p. 273-274.

¹¹⁸ A. D. S., I. T., 297 (1819).

¹¹⁹ *Ibid.*

de la Tarentaise, que de 80, celui des mendiants des dépôts de 43 (20 à Moutiers, 16 à Séez) ¹²⁰. Ces chiffres, dix fois plus faibles qu'en 1801, indiquent, déjà, dès l'amorce du dépeuplement du milieu du siècle, une sensible amélioration des conditions économiques en Tarentaise, compte tenu des lacunes inhérentes à ces sortes de statistiques ¹²¹. En définitive, la mendicité tarine semble devoir s'intégrer dans le phénomène général du déplacement saisonnier des montagnards, en quête de numéraire et soucieux de ménager leurs vivres. Sans revêtir la signification d'un déséquilibre social aussi accentué que dans les pays de plaine, elle méritait d'être étudiée, ne serait-ce qu'en raison de la réputation de prospérité, d'ailleurs justifiée, que la Tarentaise a toujours possédée, et pour nous préparer à comprendre pourquoi cette province a alimenté conjointement avec la Maurienne, des formes d'émigration qui comptent parmi les moins relevées, l'émigration des enfants, par exemple.

C. — Les types humains :

Les populations des communes basses et élevées.

Dans les grands massifs internes de Savoie parvenus en gros, dès le ^{xvii}^e siècle, au moins, à une prospérité relative, les populations des communes de fond de vallée, situées au-dessous du niveau de 900-1000 m., et les populations des communes élevées, différaient parfois à tel point que les observateurs du passé n'ont pas manqué d'en témoigner de l'étonnement. « La Maurienne, remplie de rochers, lit-on dans un mémoire anonyme du milieu du ^{xviii}^e siècle, est cependant la mieux cultivée par l'industrie et le labeur des habitants; aussi

¹²⁰ A. D. S., I. T., 303.

¹²¹ En particulier, suivant que les renseignements ont été recueillis en été ou en hiver.

est-elle la plus riche. Quoique presque tous les habitants demandent l'aumône, ce sont cependant les plus opulents et les mieux nippés. La misère commence depuis Argentine et suit jusqu'à Montmélian. On y voit partout de mauvais chemins, des terrains incultes, et tous les paysans sont déchirés et pieds nus. Cela provient de la paresse des habitants, partie de la distribution des possessions qui n'appartiennent qu'à un très petit nombre de personnes, tandis que les paysans ne possèdent rien, au lieu que dans la Haute-Maurienne tous les paysans possèdent et cultivent le leur » ¹²². Ce tableau, curieux par ses outrances et ses oppositions, n'en est pas moins confirmé, en quelque mesure, par Albanis Beaumont observant que, pour se faire une juste idée de la Tarentaise et de sa richesse, il faut quitter les fonds et visiter les villages des hauteurs ¹²³.

1. Les populations des communes basses.

Jusqu'à une époque récente les communes basses de Maurienne et de Tarentaise se sont trouvées rangées parmi les moins favorisées de nos vallées. A vrai dire, plusieurs d'entre elles figurent dans la première des 5 catégories distinguées par le cadastre de 1738 d'après le rendement en grain des fonds cultivables, l'exposition, les facilités de travail et de transport des produits : ainsi Grand-Cœur, le Bois, La Saulce, Moûtiers, Bellentre, La Chapelle, Saint-Avre, La Chambre, Pontamafrey, Saint-Julien ou Saint-Martin-de-la-Porte ¹²⁴. Ces communes doivent leur classement avantageux à leurs cônes de déjections, à leurs vignes sises en bordure de grandes routes, vignes dont la valeur au journal atteignait à Conflans,

¹²² Max Bruchet [41], p. xxviii.

¹²³ Albanis-Beaumont [34], IV, p. 521.

¹²⁴ De Verneilh [31], p. 471.

en l'an X, 6.500 francs (au lieu de 3.900 francs pour les terres), 5.850 francs à Cevins et Saint-Paul (terres 3.900 et 3.575 francs), 1.600 francs à Aigueblanche (terres 480 francs), 1.200 francs à Moûtiers et Aime (terres 400 francs). Le produit des vignobles représentait alors, à Conflans, près du tiers du revenu imposable des propriétés, la moitié environ à Moûtiers et Aigueblanche, la quasi-totalité à La Saulce ¹²⁵. Mais, dans cette localité de La Saulce, précisément, les 19/20^e des propriétés appartenaient, en 1819, à des villageois étrangers, et la plupart des habitants étaient fermiers ou journaliers ¹²⁶. En 1848, sur 71 agriculteurs que comptait la ville de Moûtiers, 41 cultivaient la terre d'autrui et 10 travaillaient à la journée ¹²⁷; à Aigueblanche, Saint-Avre, Saint-Julien, enfin, comme en d'autres communes basses de Maurienne et de Tarentaise, une large portion du vignoble était accaparée par les montagnards, autrefois comme aujourd'hui.

Privés de la jouissance de leurs terres les plus riches, les villages de base sont, en outre, assez fréquemment mal dotés en communaux, soit que la topographie trop raide, l'altitude trop faible, nuisent à l'extension des pâtures, soit que les communes hautes, dont certaines communes de fond sont issues, aient retenu le gros des propriétés collectives. En comparant, dans chaque commune, la superficie *exploitable* des communaux, c'est-à-dire leur superficie brute diminuée des terrains stériles, à la superficie exploitable totale, on constate que le rapport, voisin de zéro à Saint-Jean-de-Maurienne, est tout au plus de 14 % à Saint-Michel, 19, 20, 25 % à Aiguebelle, La Chambre et Argentine, alors qu'en amont de Modane la portion utilisable des communaux représente, en moyenne, 55 % de l'ensemble de la superficie exploitable ¹²⁸. A Epierre, com-

¹²⁵ A. D. S., L. 553 (Tableau général de la consistance des propriétés territoriales dans l'arrondissement de Moûtiers, floréal an X).

¹²⁶ *Id.*, I. T., 297 (1819).

¹²⁷ *Id.*, I. T., 303 (Recensement de 1848).

¹²⁸ Pour effectuer ces calculs, nous avons estimé que les terrains

mune située dans un défilé, où la forêt occupe par conséquent beaucoup de place, et dont le fond est occupé par des colmatages, le rapport des communaux exploitables à la superficie exploitable s'élève exceptionnellement à 69,5 % ; mais ailleurs, dans des localités pourtant riches en bois ou en terrains conquis sur l'Arc, au Freney, à Randens, Saint-Léger, Saint-Avre, Pontamafrey, il oscille entre 36,2 et 48 %, et reste donc bien inférieur au chiffre de la haute Maurienne.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que les communes basses aient longtemps fait assez médiocre figure en Maurienne et en Tarentaise. Dans un état des impositions pour 1696, les localités de fond tranchent sur les autres par leur pauvreté. Feissons, Tours, Villarlurin, N.-D.-de-Briançon, Petit-Cœur, Rognaix, Salins-les-Frasses, avec des impositions comprises entre 216 et 466 livres, sont les plus faiblement taxées de toute la Tarentaise. En Maurienne, Aiguebelle, « bourg en partie ruiné par la guerre » il est vrai, Saint-Léger, Saint-Pierre-de-Belleville, Epierre, Pontamafrey, ne payent que de 309 à 536 livres, et tout en bas de l'échelle, Saint-Martin-d'Arc, le Freney et les Fourneaux, de 216 à 94 livres. Seules les communes de Cevins, Grand-Cœur, Argentine, La Chapelle sont imposées pour une somme supérieure à 1.000 livres, et si Saint-Jean paye 1.240 livres, Moûtiers, capitale régionale comme la cité mauriennaise, n'acquitte que 839 livres. A l'exception de Celliers, Hautecour, Feissons-sur-Salins et Longefoy qui paient moins de 1.000 livres, la plupart des communes élevées doivent beaucoup plus, même Val-d'Isère et Villaroger (1.159 et 1.414 livres), sans parler des Allues, de Sainte-Foy, Saint-Martin-de-Belleville, Aime (grossie de Tessens et Saint-Amédée-de-la-Côte), Bourg-Saint-Maurice, taxées pour 3.000, 4.000 et 5.000 livres ¹²⁹. On pourra objecter, il est vrai, que la pauvreté

stériles étaient tous compris dans les communaux. Les superficies par nature de terrains sont tirés de la Statistique agricole de 1929 [46], 1^{re} et 2^e parties.

¹²⁹ Gabriel Pérouse [25].

des communes basses tient à leurs dimensions et à leurs chiffres d'habitants souvent très faibles. Saint-Martin-d'Arc, le Frenay et les Fourneaux, dont la superficie actuelle n'est que de 464, 1.047 et 522 ha., n'étaient peuplés, en 1806, que de 255, 161 et 110 habitants. Il faut remarquer toutefois, à ce propos, que la richesse d'une commune n'est pas toujours exactement proportionnée à son étendue : les localités élevées, soumises à la jachère climatique et à des fenaisons tardives qui excluent une seconde coupe, doivent disposer de champs et de prairies plus vastes que les communes basses, pour une production équivalente de grains et de foin. En ce qui concerne les chiffres de population, force est de constater que Saint-Rémy, en basse Maurienne, pour une superficie exploitable égale à celle de Bramans mais pour une étendue de communaux beaucoup plus réduite, ne payait en 1696 que 742 livres, alors que Bramans, avec une population plus faible ou équivalente en 1776 et 1806, payait 1.165 livres. Saint-Alban-des-Hurtières, pour un chiffre de population plutôt supérieur à celui de Saint-Sorlin au XVIII^e siècle et en 1806, acquittait de même, en 1696, une imposition moindre que celle de la communauté des Arves (1.330 livres au lieu de 2.033), et cela malgré des superficies exploitables somme toute équivalentes¹³⁰.

Les communes de fond ne sont pas seulement plus pauvres que les communes élevées : le peuplement y a longtemps souffert d'un certain nombre de tares physiologiques qui en diminuait sensiblement la valeur. Lors de la levée des conscrits

¹³⁰ En 1721, d'après un mémoire indiquant le revenu des églises, les onze paroisses les plus pauvres de Tarentaise sont toutes sises en aval de Moûtiers, à l'exception de la paroisse du Planay médiocrement pourvue parce que d'érection récente. Les paroisses les plus riches appartiennent, en revanche, aux vallées supérieures (Gabriel Pérouse [49], p. 46-47). Enfin, sur 21 communautés qui, en 1792, n'avaient commencé aucune démarche en vue de leur affranchissement, 13 se situent au-dessous de Moûtiers et 5 autres (Moûtiers, Salins, La Saulce, La Perrière, les Frasses) dans le fond des vallées de l'Isère ou du Doron (Max Bruchet [41], p. LXXXVII).



de 1805, les réformes pour défaut de taille (taille inférieure à 1 m. 54) se sont réduites à la proportion d'un vingtième dans le canton de Lanslebourg, d'un sixième dans celui de Saint-Etienne-de-Cuines comprenant les communes des Villards; elles ont approché du quart dans les cantons de Moûtiers, Saint-Jean, Saint-Michel et Modane, du tiers dans ceux de Bourg-Saint-Maurice, La Chambre et Aiguebelle, et ont atteint près de la moitié de l'effectif recensé juste à l'entrée de la Tarentaise, à L'Hôpital, comme à La Rochette, Saint-Pierre-d'Albigny et Novalaise ¹³¹. Durant la période de 1843 à 1848 (6 ans), la proportion des réformés pour goître a été de 1,21 % dans le mandement de Lanslebourg, de 3,02 % dans celui de Bourg-Saint-Maurice et de 4,84, 6,78 % dans les mandements de Grésy-sur-Isère, Chamoux, Aime, Albertville, Bozel et Moûtiers, de 8,52 et 9,13 % dans ceux de Saint-Michel et Saint-Jean-de-Maurienne, de 11,18 et 12,94 % dans ceux de La Chambre et de Modane, pour atteindre 19,14 % dans le mandement d'Aiguebelle ¹³². Monseigneur Billiet a parfaitement mis en lumière le contraste opposant les populations des communes basses et élevées du diocèse de Maurienne en utilisant les données démographiques de la période 1810-1829 dans le cadre de trois régions distinctes, *la région inférieure*, région où la vigne est ordinairement cultivée, *la région moyenne*, où la culture de la vigne n'est plus générale mais où les fruits sont récoltés, *la région alpine* ou *supérieure* ¹³³. Dans la zone inférieure comprenant, outre les localités de la Combe de Savoie et du Gelon appartenant au diocèse de Maurienne, toutes les paroisses basses jusqu'à Saint-Michel inclus, le taux de la mortalité annuelle est d'un tiers plus élevé que dans les paroisses de la zone alpine (33 contre 23,1 pour 1.000). Durant

¹³¹ De Vernéilh [31], p. 279-280.

¹³² Mgr Alexis Billiet, Tableau statistique des inscrits réformés pour goître en Savoie pendant six ans, de 1843 à 1848 (*Mém. Ac. Savoie*, 2^e partie, II, 1854, p. 215-218).

¹³³ *Id.* [38], p. 264 et sq.

les 20 années considérées, le nombre annuel des décès qui a été, par exception, de 31,5 et 32,2 pour 1.000 à Albanne et Avrieux, est tombé à 19,6, 19,3 et 16,6 pour 1.000 à Montgel-lafray et Bonneval, Valloire, Aussois, alors que 13 paroisses sur 29, de la zone basse, connaissaient des taux dépassant 33,7 pour 1.000, et s'élevant même à 42,1, 42,5 et 45,7 dans les localités de Saint-Alban-des-Hurtières, Randens et Saint-Pierre-de-Belleville ¹³⁴. Si l'on ajoute que, de 1810 à 1819, le nombre moyen des enfants par famille a été de 5,4 dans les zones moyenne et alpine, de 4,8 dans la région inférieure ¹³⁵, on voit que le renouvellement de la population a été plus rapide dans les communes de fond que dans les communes élevées et que son maintien a dépendu, pour beaucoup, d'un apport extérieur.

Parmi les causes provoquant l'accroissement de la mortalité dans les communes basses de Maurienne et de Tarentaise, on doit faire figurer le crétinisme, le goître, une insuffisance physiologique manifeste chez trop d'individus de la zone inférieure. Il est assez remarquable, en effet, que la paroisse d'Avrieux, dont le taux de mortalité est anormalement élevé pour une localité de cette altitude, ait possédé, en 1845, 22,2 % de goitreux, 10,5 % de crétins, et que 8 des paroisses de la région inférieure, grevées d'un taux de mortalité excédant 33,7 pour 1.000, fussent affligées, à la même date, d'une proportion de goitreux allant de 13 % (Epierre) à 25,5 % (Saint-Georges-des-Hurtières), et d'un pourcentage de crétins compris entre 1,45 % (Saint-Pierre-de-Belleville) et 11,49 % (Saint-Alban-des-Hurtières) ¹³⁶.

¹³⁴ *Id.*, *ibid.* Le contraste démographique entre communes basses et élevées est encore plus accusé que ne le laissent paraître les statistiques. Les communes hautes, très sujettes à l'émigration, perdent une fraction de leurs éléments jeunes et sont proportionnellement plus remplies de vieillards que les communes de fond : d'où un renforcement de leur taux de mortalité sans rapport avec leur état sanitaire réel.

¹³⁵ Mgr Billiet [38], p. 278.

¹³⁶ *Id.*, *ibid.*, et [52].

Les crétins, *marrons* et *fous* de la Savoie ou de la vallée d'Aoste, mentionnés dès le xvi^e siècle dans les registres ecclésiastiques de cette dernière région sous le nom d'*innocents* et *béats*, étaient fort nombreux vers le milieu du siècle dernier dans nos communes de fond ¹³⁷. L'enquête officielle de 1845 décrit les plus déshérités de ces pauvres êtres, d'une taille inférieure à 1 m. 50, au visage terreux, pénible à voir à cause du front bas, du nez écrasé aux narines béantes, des yeux déformés par le strabisme, de la bouche immense aux lèvres tuméfiées, tous vêtus, sans distinction de sexe, d'une chemise et d'une robe de drap grossier. Muets, fréquemment goitreux par surcroît, ces malheureux ne sont guère utilisables. Ils sont, en définitive, pour les communes qui en renferment le plus, une cause de pauvreté et de fléchissement démographique, car ils ne font pas souche et dépassent rarement l'âge de 40 ans ¹³⁸.

La Maurienne et la Tarentaise n'ont certes pas eu le triste privilège d'être seules affectées par le crétinisme endémique. Les plaines du Piémont n'en sont pas exemptes, en 1845, ni surtout les vallées dans les Pyrénées, le Jura, les Alpes, principalement autour du Mont Blanc. Avec 1.340 personnes atteintes de crétinisme pour 54.569 habitants et un pourcentage de 2,45, la Maurienne se classe en 1845 immédiatement après la province d'Aoste, la plus frappée des provinces sardes (2,79 %); la Tarentaise occupe le troisième rang, avec 779 crétins pour 51.330 habitants (1,51 %), bien avant les provinces de Haute-Savoie et du Faucigny (0,72 et 0,49 %) ¹³⁹. Mais le dépouillement des chiffres communaux révèle des pourcentages autrement impressionnants au niveau des fonds de vallées. En effet, bien que Montaimont et Avrieux comp-

¹³⁷ Vers la fin du xviii^e siècle, de Saussure consacre un chapitre presque entier de ses « Voyages dans les Alpes » à la question du crétinisme et du goître (Genève, II, 1786, chapitre 47, p. 480 et sq.).

¹³⁸ [52], p. 2 et sq.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 88, 96 et sq., p. 130.

tent, en 1845, un nombre assez considérable de personnes atteintes de crétinisme, on admet alors qu'il ne s'en rencontre plus d'ordinaire au-dessus de 650-1000 mètres, sauf dans les vallées secondaires et les localités les plus à l'écart des grandes routes. En rapprochant le chiffre des individus frappés de crétinisme des données du recensement de 1838, on voit que le mandement d'Aiguebelle est le plus éprouvé (4,29 %) avec ceux de La Chambre (3,35) et de Modane (2,42 % à cause des Fourneaux et d'Orelle); après viennent les mandements de Saint-Michel et de Saint-Jean (1,89 et 1,80 %), et enfin, très loin derrière et presque indemne, le mandement de Lanslebourg (0,25 %). La proportion des crétins passe de 1,54 % et 3,10 % dans les communes d'Aiguebelle et d'Aiton à 4,27 %, 5,30, 5,62, 8,78 et 11,49 % à Argentine, Epierre, Saint-Georges, La Chapelle et Saint-Alban-des-Hurtières. Elle est très forte encore à La Chambre-Saint-Avre (10,74 %), à Saint-Etienne-de-Cuines (6,56 %), Pontamafrey (6,20), Jarrier et Saint-Pancrace (6,31 et 7,25 %), mais tombe au-dessous de 0,56 % dans les hautes communes d'Albanne, Montpascal, Montrond, de 0,15 et 0,10 % à Saint-Jean-d'Arves et Saint-Colomban-des-Villards. Dans le mandement de Saint-Michel, le crétinisme se cantonne étroitement à Saint-Michel (2,78), Saint-Martin-d'Arc (4,87) et Saint-Martin-de-la-Porte (6,34), dans celui de Modane, au Freney (2,57), à Orelle (3,22), aux Fourneaux (5,88) et surtout à Avrieux (10,52 %), tandis qu'en amont de cette localité les pourcentages sont inférieurs à 0,26 %, sauf à Bramans (1,17 %).

En Tarentaise, le crétinisme sévit surtout dans les villages du fond de la vallée de l'Isère, à Mâcot (1,84), Bellentre (1,89), Aime (2,77), La Côte-d'Aime (2,91), Landry (3,00 %) et par exception dans une commune de versant, à Longefoy (2,27); dans le fond de la vallée du Doron de Bozel, de La Saulce (8 %) à Bozel (7,40 %) et au Villard; ailleurs, il se manifeste à Saint-Laurent-de-la-Côte (6,02), dans le bassin d'Aigueblanche

(Petit-Cœur 3,88, Grand-Cœur 4,52, Bellecombe 6,66 %), à Rognaix et Tours (2,34 et 7,85 %). Il n'existe plus qu'à l'état sporadique dans le mandement de Bourg-Saint-Maurice (Sééz 1,62 %), s'atténue grandement dans les communes élevées du bassin du Doron (Saint-Bon 0,50, les Allues 0,41, Saint-Jean-de-Belleville 0,21, Champagny 0,10 %) et disparaît en amont de Sééz.

Le goître, mentionné déjà par Vitruve comme une affection très répandue chez les Médulles ¹⁴⁰, n'est, pas plus que le crétinisme, limité aux grandes vallées apestres; il y est cependant plus développé qu'ailleurs, et principalement dans les communes basses. Alors que le total des goitreux, y compris les crétins affligés de cette infirmité, ne s'élève qu'à 175 dans le Chablais et à 766 dans la Savoie-propre (0,3 et 0,5 % de la population de 1838), leur nombre en Faucigny et dans la province de Saluces passe à 1.057 et 4.601 (1 et 3,1 %), à 4.454 dans la province d'Aoste, à 3.124 et 4.951 dans les vallées de l'Arc et de l'Isère supérieure, ce qui se traduit dans ces trois dernières régions par des pourcentages de l'ordre de 5,7 %, 6 et 9 % ¹⁴¹. Dans les communes basses, la proportion des goitreux devient telle que nous avons quelque peine à l'admettre aujourd'hui. Celle-ci, de 0,9 et 2 % seulement dans les mandements de Bourg-Saint-Maurice et de Lanslebourg, s'élève à 11 % dans celui de Modane, 12,5 et 14,3 % dans ceux de La Chambre et de Bozel, à 14,8 % dans le mandement d'Aiguebelle. Dans 8 communes de Maurienne, Saint-Alban et Saint-

¹⁴⁰ Abbé J. Burlet [7], document n° 7. « Chez le peuple alpin des Médulles se trouve une espèce d'eau qui rend goitreux ceux qui la boivent » (Vitruve, *De architect.*, VIII, 3).

¹⁴¹ Le nombre des goitreux dans le département du Mont-Blanc s'élevait en 1806, à 8.848 individus, dont 5.000 pour l'arrondissement de Saint-Jean, 1.648 pour celui de Moûtiers, 1.400 et 800 pour les arrondissements de Chambéry et d'Annecy (de Verneilh [31], p. 283). Le chiffre de 1806 pour la Maurienne est exactement le même que celui de 1845; pour la Tarentaise, par contre, il est inférieur de près de la moitié, bien que l'arrondissement de Moûtiers débordât alors le bassin de l'Isère supérieure.

Georges-des-Hurtières, Montaimont, Sainte-Marie-de-Cuines et Saint-Rémy, Vilargondran, Saint-Martin-d'Arc et Avrieux, dans 2 communes de Tarentaise, Bellentre et Cevins, la proportion des personnes atteintes de goître par rapport à la population de 1838 se tient entre 20 et 40 % pour sauter à 47,4 % à Saint-Marcel, 66 % à Pontamafrey et Bellecombe, 68 % à Bozel et 96,5 % au Freney! ¹⁴² (Pl. I et fig. 1). Ainsi se justifie la stupéfaction éprouvée par certains voyageurs en abordant nos vallées. « Quand j'arrivai à Aiguebelle, rapporte l'Anglais Thomas Coryat en 1608, je rencontrai quantité d'hommes et de femmes ayant de grosses bosses et enflures sur la gorge... aussi volumineuses que les poings d'un homme... Quelques-unes même de leurs bosses sont aussi grosses qu'une de nos balles du football anglais » ¹⁴³. En atteignant la commune de La Chapelle, Albanis-Beaumont constate, deux siècles plus tard, que les environs « offrent l'aspect de la tristesse et de la désolation », qu'on n'y voit que « des hommes au teint livide et jaunâtre ainsi qu'une quantité de crétins hideux qui inspirent la pitié et l'effroi » ¹⁴⁴.

Les nombreux auteurs qui ont traité de la question du goître et du crétinisme dans la première moitié du XIX^e siècle ont invoqué, pêle-mêle, quantité de causes possibles afin d'avoir plus de chance d'énoncer la bonne. Un traité de pathologie de 1838 estime que « le développement du goître est favorisé par l'hérédité... le sexe féminin... la grossesse... l'habitation dans les régions alpines, une température humide et chaude, le manque d'électricité de l'atmosphère, la boisson d'eau de neige, l'eau impure, la viande crue, grasse, salée, fumée... l'habitude de porter des poids sur la tête... les affections

¹⁴² [52], *passim*, et Mgr Alexis Billiet [39]. Les chiffres de Mgr Billiet sont un peu moins élevés que ceux de la statistique de 1845, notamment, pour Montaimont et Pontamafrey (296 et 47 goîtreux contre 431 et 86).

¹⁴³ Max Bruchet [42], p. 173.

¹⁴⁴ Albanis-Beaumont [34], IV, p. 611.

tristes de l'âme... » ¹⁴⁵. La science moderne en incriminant les aliments, les « substances goïtrigènes », la radio-activité des eaux ou leur défaut d'iode, manifeste presque autant d'hésitation et d'embarras. Nous nous bornerons donc à examiner si, comme on l'a volontiers admis dans le passé, le problème du goître n'est pas sans avoir quelque rapport avec la géologie et la géographie.

On a cessé très tôt d'incriminer les eaux de neige, car l'on n'a pas manqué d'observer que goître et crétinisme disparaissent précisément dans les communes les plus élevées, donc les plus proches des glaciers et des névés; on a soutenu, par contre, avec insistance, que le goître hante particulièrement les terrains d'alluvions anciennes, les grès mêlés d'argile, les schistes argileux du Lias et les gypses. La source tufeuse de Villarclément aurait servi aux futurs conscrits à contracter un goître suffisant pour motiver leur exemption, et, à Saint-Jean-de-Maurienne, le goître et le crétinisme sévissaient tout spécialement dans la rue du Bonrieu alimentée en eau par le torrent boueux de ce nom ¹⁴⁶. L'extension du goître dans la partie gypseuse du berceau mauriennais jusqu'à Bramans, dans la section inférieure des Arves et des Belleville, régions où les gypses affleurent en amas épais, son développement dans le synclinal liasique de Maurienne où Montaimont, Albiez-le-Vieux sont infectés en dépit de leur exposition et de leur altitude, semblent donner quelque poids à la théorie liant le goître à quelques terrains déterminés. Dans le même ordre d'idées, le goître, fréquent dans les communes de basse Tarentaise et de basse Maurienne, pourrait être imputé aux argiles glaciaires revêtant les pentes cristallines des Massifs Centraux. A une époque où l'eau destinée à l'alimentation humaine parvenait aux hameaux par l'intermédiaire de déri-

¹⁴⁵ Docteur Henri Bouquet, Le problème du goître (*Le Temps*, numéro du 4 novembre 1933).

¹⁴⁶ Mgr Alexis Billiet [39], p. 26-27.



Fig. 1. — Le goître en Maurienne et en Tarentaise au milieu du XIX^e siècle.

Nombre de personnes atteintes du goître en 1845 par rapport aux chiffres du recensement de 1838; 1, moins de 1 %; 2, de 1 à 5 %; 3, de 5 à 10 %; 4, de 10 à 20 %; 5, de 20 à 40 %; 6, plus de 40 %. Les communes marquées d'un point d'interrogation ne figurent pas dans la Statistique de 1845.

vations à ciel ouvert ou de mauvais conduits, toute chargée de matières en suspension et en dissolution, il est très naturel qu'on l'ait rendue responsable de la propagation du goître. Seulement on comprend mal que le goître ne soit pas connu dans les hautes vallées, si copieusement rembourrées de glaciaire, ni en haute Tarentaise, ni à Sollières-Sardières, Termignon, ni en amont de Lanslebourg où abondent gypses et schistes lustrés.

Le défaut d'insolation n'est pas non plus de nature à expliquer, dans tous les cas, la diffusion du goître. Parmi les localités les plus atteintes figurent bien, sans doute, celles qui, situées à « l'envers », sont privées de soleil en hiver durant un laps de temps plus ou moins long : ainsi Lanslebourg, Bramans, Avrieux, Modane, le Freney, Saint-Marcel (Montfort, La Pomblière), ainsi que les villages de l'envers tarin, de Montvilliers (Aime) aux Granges de Bellentre ¹⁴⁷. Mais, que dire alors de Mont-Denis, plus touché par le goître, malgré son exposition superbe, que La Perrière, en plein envers de la vallée du Doron; de Montaimont et de ses 29 % de goîtreux? (Fig. 1.)

Un fait paraît acquis cependant : l'étroite localisation du goître et du crétinisme dans les hameaux les plus arriérés, les plus fermés aux notions de l'hygiène élémentaire, et vraisemblablement prédisposés par leur état social à la pauvreté physiologique, grande auxiliaire de la maladie. L'enquête de 1845 signale qu'à Aime les crétins sont tous concentrés dans un faubourg, séparé par un pont de l'agglomération principale, et que le hameau du Villard-Goîtreux à Bozel indique assez, par son nom, la malheureuse condition de ses habitants ¹⁴⁸. Dans ces recoins misérables, les maisons prenaient

¹⁴⁷ Henri Onde [21], p. 333 et sq., et planche XVI.

¹⁴⁸ [52], p. 62. En 1828, les deux tiers de la population du Villard auraient été atteints de crétinisme, les trois quarts à La Thuille de Montagny (A. D. S., I. T., 297. Mandement de Bozel, renseignements sur la population). Même en faisant large la part de l'exagération, une telle indication est significative.

jour par des fenêtres minuscules, garnies de vieux châssis dormants recouverts d'un papier huilé, voire par de simples trous pratiqués dans le mur et bouchés l'hiver hermétiquement ¹⁴⁹; les hameaux disparaissaient dans une houle d'arbres fruitiers et étouffaient au sein des hautes treilles. Que l'on ajoute à cela une alimentation abondante mais faiblement carnée et peu variée, la malpropreté, le port constant des mêmes vêtements de laine épaisse et serrée, et le terrain se trouvait préparé à toutes les dégénérescences. L'endogamie, sans effets appréciables sur la vitalité des communes élevées, a pu contribuer, dans un tel milieu, à hâter l'étiollement de la race, encore qu'on doive tenir compte du rythme de renouvellement plus rapide des populations de fond ¹⁵⁰; inversement, la pratique régulière de l'émigration n'a pas réussi à prévaloir contre les vices de la vie matérielle puisque, à Montaimont, commune où le nombre des absents atteint en 1790 8 % de la population ¹⁵¹, mais où les maisons, semblables à celles de Jarrier, sont d'un type extrêmement rudimentaire, l'affection du goître intéresse, en 1845, bien près du tiers des habitants.

Le crétinisme et le goître ont influé fâcheusement sur la vie des communes basses. Ils ont entravé leur essor démographique et contribué à l'altération de leur état social ¹⁵² : aussi

¹⁴⁹ Mgr Alexis Billiet [39], p. 34; [52], p. 182 et sq.; Docteur Marc d'Espine, Rapport de la commission créée par le Roi de Sardaigne pour étudier le crétinisme, compte rendu analytique et critique (*Gazette médicale de Paris*, 1850. Paris Thunot et C^{ie}, p. 23).

¹⁵⁰ Mgr Alexis Billiet [39], p. 33. L'auteur rapporte que la population des Hurtières ne s'est point améliorée malgré de nombreux mariages contractés par les jeunes gens de ces paroisses avec des femmes des communes plus saines du Bourget, du Pontet et de Champlaurant.

¹⁵¹ A. D. S., C. 806 (Consigne de Montaimont).

¹⁵² Nous nous garderons certes d'oublier que l'on pouvait vivre jusqu'à un âge fort avancé dans les communes basses, ainsi à La Bâthie, Cevins, Esserts-Blay, Saint-Paul, où l'on recensait en 1838 un total de 16 octogénaires et une nonagénaire (A. D. S., F. S., 659), et que beaucoup d'hommes de talent, artistes, savants, religieux, etc., leur ont fait honneur (Cf. à ce sujet *Trav. S. Hist. Maurienne*, IV, 1876, pp. 30-31; Docteur

le brusque réveil des localités les plus atteintes mérite-t-il d'être regardé comme un phénomène de premier plan parce qu'en atténuant le contraste opposant, jusqu'alors, les populations d'une même vallée, il a renforcé d'autant l'homogénéité du peuplement dans la zone intraalpine de Savoie. Dès 1819, on signale qu'à Séez la nouvelle génération est active et « réveillée » ¹⁵³, fait auquel n'est sans doute pas étranger l'implantation, en l'an VI, de familles de Tignes et de Laval ¹⁵⁴. Avec la descente des routes et l'établissement des grandes artères modernes dans le fond des vallées, des quartiers neufs surgissent en marge des centres anciens, mieux aérés et plus sains. Le nouveau Saint-Michel aligne ses maisons le long de la route d'Italie à partir de la fin du XVIII^e siècle; la rectification de 1829, en amenant la route en pleine ville de Saint-Jean, nécessite le percement de la rue Neuve, lequel est suivi après l'Annexion de l'assainissement de deux quartiers insalubres ¹⁵⁵. En Tarentaise, la construction de la route de Conflans à Moûtiers et de la rampe du bas d'Aigueblanche, à partir de 1758, est probablement à l'origine du développement de cette localité décrit par le sous-préfet de l'arrondissement un demi-siècle plus tard ¹⁵⁶. La construction des voies

Mottard, Notes biographiques sur quelques Mauriennais dignes de mémoire, *ibid.*, p. 377-400; Jean-Louis Grillet, Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman. Chambéry, Puthod, 3 vol. in-8°, 1807). Toutefois, c'est dans les communes de fond de vallées que l'on rencontre le plus d'illettrés parmi les enfants suivant le catéchisme (16 % dans le mandement de La Chambre, 25 et 29 % dans ceux d'Alberville et d'Aiguebelle, en 1843, contre 8, 9, 11, 12 % dans les autres mandements des deux provinces de Maurienne et de Tarentaise (Mgr Alexis Billiet, Mémoire sur l'instruction primaire, art. cit., p. 354). C'est dans ces communes, enfin, que l'on enregistre en 20 ans, de 1810 à 1830, le plus grand nombre d'enfants illégitimes (39,8 pour 1.000 dans la zone inférieure, contre 14 pour 1.000 dans la zone dite alpine) (Mgr Alexis Billiet [38], p. 265).

¹⁵³ A. D. S., I. T., 297.

¹⁵⁴ *Ibid.*, L. 466.

¹⁵⁵ Henri Onde [47], p. 721, et *Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, VII, 2^e partie, 1930, p. 92-104; p. 96.

¹⁵⁶ Maurice-Antoine Durandard, Notice sur quelques inondations sur-

ferrées a eu, de même, un effet salulaire sur l'habitat de fond en faisant surgir des quartiers neufs autour des gares, tant à Moûtiers qu'à Saint-Jean, Saint-Michel ou Modane ¹⁵⁷. Puis, les travaux de colmatage ont doté les communes basses de terrains de culture supplémentaires et ont ainsi aidé au décongestionnement des bourgs trop tassés et vétustes. Enfin, les incendies, l'emploi de matériaux nouveaux dans les toitures ont imposé un élargissement des rues et des venelles, l'abandon du chaume, l'aplatissement des combles, l'exhaussement des murs, l'augmentation du volume habitable, le relèvement des auvents, toutes modifications résultant de la disparition de l'ancien mode de couverture, en un mot un renouvellement brusque ou progressif de l'habitat rural ¹⁵⁸. Vers le milieu du xix^e siècle, les pouvoirs publics alertés préconisent une série de mesures salulaires. Le Conseil provincial de Tarentaise encourage, en 1851, l'abattage des noyers et des pruniers autour des villages, l'élargissement des rues par la suppression des galeries qui les obstruent, l'éloignement des fumiers, l'usage d'eaux meilleures, l'agrandissement des fenêtres, et il approuve l'idée d'enseigner quelques notions

venues dans les arrondissements de Moûtiers et d'Albertville (*Mém. et doc. Ac. Val d'Isère*, VII, 1897, p. 20); *A. D. S.*, L. 466 (Mémoire du sous-préfet... concernant la population, 29 ventôse an XI). « Aigueblanche, écrit le sous-préfet Avet, n'était, il y a environ dix ans, qu'une réunion de quelques maisons rurales...; depuis quelques années il s'y est fait beaucoup de constructions de bâtiments et plusieurs des habitants des autres communes sont venus s'y fixer à cause de la route ».

¹⁵⁷ En 1858, à Epierre, « la population tend à s'agglomérer de plus en plus à une grande distance de l'église, près de la station du chemin de fer où le noyau principal de cette population est déjà formé » (*A. D. S.*, F. S., 588, 1858).

¹⁵⁸ En Haute-Savoie, de graves incendies ont fait disparaître les constructions insalubres de Cluses et Sallanches vers le milieu du xix^e siècle et ont permis d'adopter un plan plus ouvert lors de la réédification de ces localités (Docteur Guy et Dagand, Du goître et du crétinisme dans le département de la Haute-Savoie et des moyens pratiques les plus propres à combattre cette affection. Rapport à M. le Préfet. Annecy, Imp. Louis Thésio, 1863, 31 p.; p. 16).

d'hygiène dans les écoles ¹⁵⁹. L'évolution démographique de la seconde moitié du siècle a fait le reste. A la suite de l'exode définitif des éléments les plus pauvres, les habitants restants ont vécu plus au large, desserrant leurs demeures et adoptant parfois le dédoublement de l'habitat avec écurie-grange distincte de la maison, en même temps que des travaux d'adduction d'eau, de meilleures habitudes d'existence modifiaient les conditions de l'hygiène générale. L'essor de l'industrie, en déterminant un brusque afflux de population, a enfin rendu nécessaire la construction d'agglomérations neuves, du type de celles du bassin de La Chambre ou des Plans de Saint-Jean ¹⁶⁰. S'il n'est pas rare, aujourd'hui encore, de rencontrer dans certains villages écartés des individus de petite taille et plus ou moins disgraciés de la nature, plus rien ne justifie désormais les descriptions malheureusement trop véridiques des voyageurs circulant, il y a un siècle, au fond des sections basses et moyennes de nos vallées, ni les réflexions désabusées du docteur Fodéré sur l'« indolence singulière » et la « nonchalance » des populations de la Maurienne inférieure ¹⁶¹.

¹⁵⁹ A. D. S., F. S., 783 (23 septembre 1851). La même année, le Conseil signale le gros effort accompli par Bozel : cette localité a dépensé plus de 7.000 livres pour les chemins communaux, 3.000 livres pour amener de l'eau plus saine au chef-lieu au moyen d'un canal de 1.200 m., 4.000 livres pour transférer le cimetière hors du bourg, autant pour refaire les pavés et donner un accès à la grande route, abattre les arbres, etc. (*Ibid.*).

¹⁶⁰ D'après le recensement de 1861 et les renseignements recueillis par les maires, le nombre des goitreux était de 1.246 dans l'arrondissement de Moûtiers, de 1.179 dans celui de Saint-Jean, et, en y comprenant les individus atteints de crétinisme, de 1.809 et 1.594. Ces chiffres marquent une très forte diminution par rapport à ceux de 1845 (4.951 goitreux en Maurienne et 3.124 dans l'ensemble de la Tarentaise). Vers la même époque, les docteurs Guy et Dagand constataient, en comparant leurs propres observations avec celles de la Commission sarde, que le crétinisme dans les communes de la vallée de l'Arve, depuis Bonneville jusqu'à Chamonix, était d'un bon tiers inférieur à ce qu'il était moins de vingt ans plus tôt (Docteurs Guy et Dagand, *Du goître et du crétinisme...*, *op. cit.*, p. 16).

¹⁶¹ Fodéré, *Recherches médico-philosophiques sur le goître et le crétinisme*. Annecy, Imp. Alexis Burdet, 1790, 119 p. in-8°; p. 39.

2. Les populations des communes élevées.

En 1738, les communautés mauriennaises et tarines les plus riches, d'après le chiffre de la taille, appartiennent toutes à la montagne, à l'exception de Saint-Jean-de-Maurienne et de Saint-Amédée-de-la-Côte (La Côte-d'Aime). Bourg-Saint-Maurice se classe même au deuxième rang des communautés savoyardes, après Beaufort; Saint-Martin-de-Belleville, au quatrième rang, derrière les deux précédentes et Mégève; les Allues au neuvième, immédiatement après Sallanches et avant Faverge. Bessans arrive enfin en tête des communautés mauriennaises, avant Saint-Jean-d'Arves et Valloire ¹⁶². Albanis-Beaumont observe, au début du xix^e siècle, que tout en ne cultivant que le seigle et l'avoine les habitants de la haute Maurienne sont les plus riches de la vallée, grâce à leurs pâturages et à leurs forêts; il remarque également que les habitants de la vallée du Glandon paraissent plus aisés que ceux de la vallée de l'Arc, que leurs maisons sont mieux bâties, leurs terres mieux cultivées ¹⁶³. De nos jours, Valloire compte plusieurs grosses fortunes, et, dès 1784, on y pouvait rencontrer des paysans possédant 300 ou 400.000 livres ¹⁶⁴. A Albanne, les habitants, tous propriétaires, « mangent bien leur pain » et, à Bessans, il y a une dizaine d'années, certains montagnards achetaient des maisons au prix fort pour les faire démolir et reconstruire à leur goût.

Les qualités physiques et intellectuelles, l'activité des montagnards n'ont pas été reconnues depuis moins longtemps que leur aisance relative. Les femmes de Termignon ont la répu-

¹⁶² Max Bruchet, Notice sur l'ancien cadastre de Savoie, *op. cit.*, p. 34.

¹⁶³ Albanis-Beaumont [34], II, p. 224, et IV, p. 612.

¹⁶⁴ Joseph-Louis-Claude Colaud de la Salcette, De Grenoble au Bourg-d'Oisans, à la Grave et à Saint-Jean-de-Maurienne par le col du Galibier en 1784 (*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 14^e année, 1888, p. 190-222; p. 217).

tation d'être belles et fraîches ¹⁶⁵, et les Tignards d'être robustes, fins et rusés, d'aimer l'argent et le travail ¹⁶⁶. Après un laborieux dépouillement des registres paroissiaux de Saint-Sorlin, Gabriel Pérouse a pu conclure qu'au milieu de la nature sauvage des Arves les têtes étaient fermes puisqu'en un siècle le nombre de ceux qui, en dehors des personnes victimes d'accidents, n'ont pas reçu les sacrements, c'est-à-dire les « simples » et les aliénés, est remarquablement réduit ¹⁶⁷. L'équilibre physique des populations des hautes communes est du reste conditionné par leur activité même. Les exigences du calendrier agricole, l'étagement des zones exploitables imposent à tous « les grandes manœuvres perpétuelles », cependant que l'émigration entraîne hors des montagnes de gros bataillons d'hommes résolus à affronter les métiers les plus pénibles et les plus divers. Les habitants de Valloire, remarque-t-on en 1784, partent en septembre pour la Suisse, la Franche-Comté, la Lorraine et la Flandre, achètent des étoffes et les revendent; ce sont des merciers et des porteurs de balle; d'autres, après avoir passé l'hiver dans ces provinces ou dans les montagnes suisses, y achètent des juments qu'ils ont bon marché pour deux, trois gros écus; ils les gardent quelques mois dans leurs pâturages et les revendent en Piémont ou en Dauphiné six, huit ou dix louis ¹⁶⁸. A Bonneval, tout le monde est allé à Paris et dans les vallées italiennes, on parle le piémontais et la moitié des guides ont quelques connaissances d'anglais.

A cause de leur goût très vif pour l'action et l'argent, de leur situation à proximité des cols frontières, les populations des

¹⁶⁵ Albanis-Beaumont [34], IV, p. 637. L'avocat Bellemin ([37], p. 21), reprenant l'observation d'Albanis-Beaumont, la corse d'un affreux jeu de mots : « C'est la beauté du sexe, hasarde-t-il, qui a donné à cette dernière commune le nom de Termignon, *trois fois mignon* ».

¹⁶⁶ Albanis-Beaumont, *ibid.*, p. 580.

¹⁶⁷ Gabriel Pérouse [51], p. 62.

¹⁶⁸ Colaud de la Salcette, art. cit., p. 216.

hautes communes ont été amenées à pratiquer avec assiduité la contrebande dont il ne sera question ici qu'en raison des qualités de vigueur, de ruse et d'adresse qu'elle suppose chez ceux qui s'y adonnent. Au XVIII^e siècle, les gens de Valloire, des Arves et des Villards se rendaient à Briançon, où le sel valait 5 sols de moins par livre qu'en Savoie, et l'écoulaient dans ce pays avec du tabac ¹⁶⁹. Après le traité de mai 1796 cédant la Savoie à la France, le poste de douanes installé à Bessans a fort à faire pour empêcher le trafic du bétail avec le Piémont et traquer les contrevenants de la haute Maurienne et de Laval de Tignes ¹⁷⁰; les mêmes échanges clandestins se sont renouvelés après 1860, et il n'est pas malaisé de glaner quelques histoires de contrebande dans les villages voisins de la frontière franco-italienne.

Les populations des communes élevées possèdent, bien entendu, d'autres titres à notre attention que l'activité discutable de leurs contrebandiers : l'esprit d'entreprise dont font preuve leurs courageux émigrants, sur lesquels nous reviendrons plus à loisir, leurs aptitudes intellectuelles et artistiques, ne sont pas les traits les moins captivants de leur forte personnalité. On a déjà noté que dans les communes hautes on dispensait assez fréquemment un enseignement dépassant de beaucoup le niveau des écoles d'hiver. « Le peuple d'Aussois est très bien instruit, lit-on, en 1700, dans un procès-verbal de visite

¹⁶⁹ A. Gros, La contrebande en Maurienne sous l'ancien régime (*Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, V, 1^{re} partie, 1911, p. 105-127); A. Gorré, La gabelle et la contrebande du sel en Maurienne au XVIII^e siècle (*Ibid.*, p. 154-164). Pierre Rostaing dit Capaillan, Marcel Martin dit Four, deux « Villarins » de Saint-Colomban, se sont acquis une certaine notoriété vers le milieu du XVIII^e siècle et, en 1769, un contrebandier de Montgellafrey est exécuté à Saint-Jean (A. Gros, La contrebande en Maurienne, art. cit.). On lit en marge de la consigne du sel de Montrond pour 1761 : « la forte diminution des bœufs et des menus bêtes (par rapport aux chiffres de l'année précédente) fait soupçonner bien de la fraude de la part des gabellans, d'autant plus qu'il s'agit d'une communauté sujette à la contrebande » (A. D. S., C. 805).

¹⁷⁰ *Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, III, 1901, p. 176.

pastorale, très propre pour les sciences, ainsi que le prouve le nombre des hommes lettrés du dernier siècle » ¹⁷¹ : de fait, la longue liste des prêtres, des notaires et médecins, issus de cette paroisse de haute Maurienne, ne laisse pas d'être assez convaincante. « Pays fertile en esprits supérieurs », ainsi est qualifié Bessans au début du xvii^e siècle, et cette bourgade reculée a en effet produit des théologiens, un docteur célèbre et une fort belle lignée d'artistes ¹⁷². D'autres communes élevées, les Chapelles, Sainte-Foy, Termignon, Valloire, par exemple, peuvent également s'enorgueillir d'avoir donné le jour à plusieurs personnalités, tant laïques qu'ecclésiastiques, qui se sont signalées par leurs publications, à des artistes, des hommes politiques, des industriels et des négociants parvenus à une situation de fortune des plus enviablées ¹⁷³.

Les villages les plus élevés de nos vallées ont toujours manifesté une prédilection particulière pour les choses précieuses, étoffes et bijoux, œuvres peintes et sculptées, et cette constatation est d'autant plus singulière que le milieu paraît, de prime abord, bien peu favorable à l'éclosion de l'art. Dans une nature âpre et sévère que ne parent plus les arbres fruitiers, sous un climat livré à des gelées interminables et à la

¹⁷¹ A. Gros, Conférence à Aussois (*Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, VIII, 1^{re} partie, 1933, p. 17-39; p. 38-39).

¹⁷² *Id.*, Conférence à Bessans, art. cit., p. 113 et sq.; Docteur Mottard, Notes biographiques sur quelques Mauriennais dignes de mémoire, art. cit. Cf. ci-dessous, note 188.

¹⁷³ Rappelons que Mgr Billiet est né aux Chapelles d'où est également issu le peintre Joseph Albrier. Mgr Borrel, auteur de plusieurs articles historiques, le docteur César-Constantin Empereur, député puis sénateur, sont originaires de Sainte-Foy. Les ministres de l'Instruction publique Bienvenu-Martin et A. Rimbaud appartiennent à Valloire par leur père ou leur grand-père, et, outre des peintres, des sculpteurs, Termignon a vu naître de grands négociants, ainsi que l'industriel Jean-Pierre Dupont, créateur de filatures à Annecy (Jean-Louis Grillet, *Dictionnaire historique*, *op. cit.*, *passim*; Docteur Mottard, Notes biographiques sur quelques Mauriennais, art. cit.; chanoine S. Truchet, Termignon, art. cit.; Joseph-Marie Emprin [43], p. 289-290; François Miquet, Répertoire biographique..., *op. cit.*; abbé E. Rostaing [53], p. 171 et sq., p. 186).

neige, les hameaux, non crépis bien souvent, ne sont plus que des amas de pierres, de vrais « murgers » menacés par la tourmente, le froid, les avalanches (pl. II A et B). Les maisons, dépouillées des treilles, des pignons béants débordants de récoltes, des charpentes puissantes et des galeries de bois bruni, agrément des habitations des communes moins élevées, paraissent, en outre, la négation du confort le plus élémentaire en raison de la cohabitation des hommes avec le bétail. Celle-ci, jadis de pratique fréquente en moyenne Tarentaise et au delà de Bourg-Saint-Maurice, en amont de Lanslevillard et dans les grandes vallées latérales de Maurienne, est plus ou moins de règle encore dans une vingtaine de hautes communes. Quelle que soit l'ingéniosité dépensée par le montagnard pour remédier à une promiscuité gênante, même lorsque l'étable « est ce qu'il y a de mieux dans la maison », on ne peut s'empêcher de penser que la longue claustration hivernale des bêtes et des gens uniquement séparés, en bien des cas, par une simple rigole à purin, est incompatible avec un état sanitaire normal et avec tout sentiment un peu délicat de l'art. Or il n'en est rien. De même que la cohabitation avec le bétail ne semble pas avoir eu de conséquences fâcheuses pour la race¹⁷⁴, l'un des costumes les plus éclatants de la Maurienne, celui de Saint-Sorlin, a fleuri dans une véritable arche de Noé où la cuisine-chambre, réservée aux humains, n'est séparée de l'étable que par une rangée de lits surélevés sous lesquels se blottissent chèvres et moutons.

Le costume, observable encore dans quelques hautes vallées, est la manifestation complexe de l'esprit particulariste des montagnards, attachés à leurs usages vestimentaires comme un régiment à son uniforme, d'un besoin de luxe et d'un amour du beau s'exprimant par la parure comme par l'exubérante ornementation des édifices religieux. En temps ordinaire, les hommes s'habillaient de laine grossière, filée à

¹⁷⁴ C'est la réflexion que faisait déjà Mgr Billiet en 1847 ([39], p. 38).

domicile et tissée au village. Couleur de toison en Maurienne, bruns ou bleus en Tarentaise et pratiquement imperméables et inusables, ces vêtements convenaient au dur travail des champs. Il y a peu d'années, des montagnards d'Albiez-le-Vieux, de Saint-Pancrace et Villarembert portaient encore des pantalons fabriqués à Fontcouverte. Pour les fêtes et les foires, les hommes arboraient à la fin du siècle dernier, dans les Villards ou les Arves, une veste blanche à courtes basques carrees et cousue avec des fils de couleur, un gilet bariolé, une culotte courte et de longs bas, à Bessans, l'habit à basques, orné de larges boutons de métal, le collet droit et haut, la culotte fendue sur le côté extérieur de genou, les bas blancs avec jarretières en ruban, les souliers découverts et le chapeau haut de forme ¹⁷⁵. Pour le travail, les femmes de Bessans se vêtent d'un caraco très court, d'un jupon de gros drap, protégé par un tablier d'étoffe commune, d'une coiffe noire à fond relevé retenue sous le cou par des brides rouges; mais le dimanche, leur costume, riche et coloré à souhait, confère aux sorties de messe un pittoresque séduisant qui reporte l'esprit en des temps ailleurs définitivement révolus.

Le costume des montagnardes de Maurienne et de Tarentaise est assurément fort ancien. Par une coïncidence curieuse, le bas-relief antique de Nigria Marca, à Villette, s'orne d'une coiffure qui n'est pas sans analogie avec la gracieuse *frontière* à trois pointes en usage dans tout le canton d'Aime, dans presque tout le canton de Bourg-Saint-Maurice et dans quelques communes de celui de Moûtiers, c'est-à-dire en plein cœur historique et géographique de la Tarentaise ¹⁷⁶. Les lois

¹⁷⁵ Achille Raverat, *Promenades historiques, pittoresques et artistiques en Maurienne, Tarentaise, Savoie propre et Chautagne*. Lyon, 1872, in-8°, iv + 695 p. (p. 203); Henri Ferrand, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de la Maurienne et de la Tarentaise* (*Bull. Ac. Delphinale*, 3^e série, 14, 1878. Grenoble, 1879, p. 257-334; p. 279, 293 et sq.); Lucien Bégule [36], p. 420; La Maurienne [49], II, p. 145.

¹⁷⁶ E.-L. Borrel [6], p. 49, et Joseph-Marie Emprin [43], p. 345. La frontière est un simple cartonnage recouvert d'étoffe brochée ou brodée

somptuaires promulguées, en 1430, dans les « Statuta Sabaudiae » d'Amédée VIII donnent à penser que nos costumes montagnards datent, au moins, de ce temps, car les longues robes, qui ne devaient pas descendre tout à fait jusqu'au sol, pour les paysannes, les larges manches, les tissus de prix, la soie, défendue aux simples bourgeoises, les bijoux d'argent, interdits aux artisans et à plus forte raison aux paysans, les coiffes basses et rondes en forme de chapeau, garnies de franges et d'autres ornements, réservées aux bourgeoises de condition, tous ces atours qui forment encore le fond du costume rural des hautes vallées, n'ont pu sembler désirables à nos villageoises qu'à une époque où ils répondaient, précisément, aux idées régnantes sur le luxe et la mode ¹⁷⁷. Mais après avoir adopté leur beau costume urbain, les montagnardes, traditionalistes dans leur habillement comme en toutes choses, lui sont demeurées fidèles, imperturbablement. « Les deux sexes, note à Modane un observateur du xvi^e siècle, conservent soigneusement la forme antique (de leur costume) particulière au pays et personne n'essaye d'y introduire aucun changement ni d'adopter les modes des autres nations » ¹⁷⁸. A part quelques modifications de détail, addition d'un plastron en toile brodée et nouvelle disposition de la coiffe à Montaimont, vers 1880 ¹⁷⁹, disparition du « busc » à Bessans, le

« où les verts Véronèse, les rouges, les violets s'opposent hardiment » (Coppier), et que complète une bride en perles. Elle sert d'ornement à une coiffure de travail, faite de tresses, serrées au moyen d'un ruban en fil du pays, et garnies, au besoin, de brins de laine ou « mensonges », afin qu'elles puissent mieux remplir le fourreau de velours en forme de couronne, qui les enveloppe. Cette coiffure n'est défaits que tous les quinze jours; elle est, sinon très hygiénique, du moins parfaitement adaptée au travail des champs.

¹⁷⁷ On trouvera des extraits de la réglementation vestimentaire de 1430 in de Verneilh [31], p. 290 et sq.; Grillet, Dictionnaire historique, *op. cit.*, I, p. 140; Laurent Sevez, Notice sur la bijouterie et l'iconographie religieuse des campagnes de la Savoie, *Mém. et doc. S. Sav. Hist.*, VI, 1862, p. 247-272, 3 pl. hors texte (p. 265-266).

¹⁷⁸ Abbé Truchet [54], p. 608-609.

¹⁷⁹ La Maurienne [19], I, p. 228.

costume féminin n'a pas subi de changements appréciables depuis l'époque où nous possédons sur lui des renseignements¹⁸⁰; ses coloris, sa richesse un peu voyante, qui ont tenté le pinceau des artistes et donnent tant de charme aux fêtes régionalistes, témoignent d'un goût artistique indéniable chez les populations des hautes communes. Il suffit de feuilleter le beau livre de Miss Estella Canziani pour se convaincre que le costume de nos montagnardes n'est ni banal, ni criard, ni mesquin¹⁸¹. Jadis, la *frontière* faisait la réputation d'une corbeille de mariage. Les coiffes mauriennes reviennent aussi à un prix fort élevé à cause de la dentelle dont elles sont ornées. Celle-ci, fabriquée au carreau à Saint-Sorlin, est une authentique dentelle du Puy à Bessans, et l'on comprend qu'avec le drap cuir de la jupe, estimé à 100 francs le mètre avant 1932, qu'avec les tabliers, les fichus et les « modesties », un costume n'ait pas valu moins de 1.400 francs, il y a une

¹⁸⁰ « La robe des femmes (de Modane), écrit l'auteur du xvi^e siècle que nous avons cité plus haut, les couvre depuis les épaules jusqu'aux talons; la taille est ornée sur les reins de bandes nombreuses, la jupe est large et plissée par derrière, les manches sont faites de drap étranger et attachées sur le sein; la coiffure ne se compose que d'une bande de toile posée sur un réseau de couleur tout autour de la tête et couvrant les cheveux et les oreilles » (Abbé Truchet [54], p. 608-609). Cette description continue d'être valable pour le costume des Villards et des Arves à cette nuance près que les montagnardes ont mis de la dentelle à leurs coiffes. L'Anglais Coryat remarque, en 1608, que les femmes de Lanslebourg et des environs, jusqu'à Novalaise, se ceignent si haut « que la distance entre leurs épaules et leur ceinture ne dépasse guère une petite largeur de main », et il complète son observation par la description de la coiffure faite de linges pliés, presque aussi volumineuse que les turbans des Turcs (Max Bruchet [42], p. 177). Ce dernier trait vise probablement quelque type de coiffe tuyautée encore porté en Maurienne. Quant au raccourcissement artificiel du buste, il y est également fait allusion, semble-t-il, à la fin du xviii^e siècle, à propos du vêtement des femmes de Valloire dont la robe d'une seule pièce, formant corset et jupe, ne dessine la taille qu'au moyen d'un lacet serré au-dessus de la gorge (Colaoud de la Salcette, art. cit., p. 216). Il n'est, du reste, pas impossible que l'observation de Coryat ait été motivée par le port de la ceinture de drap montant, comme une demi-cuirasse, jusqu'à hauteur de poitrine.

¹⁸¹ Estella Canziani [43] et André-Charles Coppier [43 bis].

dizaine d'années, sans compter les bijoux. Ces derniers, anneaux d'oreilles, croix et cœur d'or ou d'argent, sont presque toujours d'une réelle richesse, tant par leur poids et leurs dimensions atteignant jusqu'à 14 centimètres dans tous les sens pour les grandes croix d'argent des Villards, que par leur dessin d'un type très archaïque ¹⁸².

Les montagnards des hautes vallées apportent le même goût de la couleur et des belles matières dans l'ornementation de leurs chapelles et de leurs églises. Sortis de leurs frustes intérieurs, ils tiennent à jouir, pendant les offices, de ces décorations opulentes où « l'or étincelle de toutes parts, parmi les fresques chantantes et les bois sculptés... legs naïfs d'une activité collective » ¹⁸³. Bien des paroisses de montagne se montrent justement fières de leurs somptueux rétables et de tableaux plus qu'honorables, telles Peisey, Champagny, les Brévières, Val-d'Isère, Valloire, Termignon ou Lanslevillard. Des peintures murales intéressantes sont disséminées en outre, un peu partout, en Maurienne et en Tarentaise, dans l'église Saint-Martin d'Aime ¹⁸⁴ et à Bozel, mais principalement dans la haute vallée de l'Arc. La peinture décorative religieuse, représentée sur le versant italien des Alpes à Aoste, ainsi que de Suse à Bardonnèche, est tout particulièrement développée à Avrieux, Saint-Pierre-d'Extravache, Lanslevillard et Bes-sans ¹⁸⁵. L'oratoire Saint-Sébastien de Lanslevillard, intérieu-

¹⁸² Sans aller jusqu'à rapprocher le cœur volumineux surmontant les croix de nos paysannes de la *bull*a des enfants romains, on peut admettre que la forme grecque des croix, et l'absence, qui y était de règle jusque vers le premier tiers du xix^e siècle, de toute ornementation, dessin ou ciselure, est une preuve de l'ancienneté de ce genre de bijou (Laurent Sevez, Notice sur la bijouterie..., art. cit., *passim*).

¹⁸³ André-Charles Coppier [43 bis], p. 8.

¹⁸⁴ E.-L. Borrel [6], planches 39-42, 43-46, 47-50.

¹⁸⁵ Abbé Raoul Durand, Notes historiques sur la paroisse et la commune d'Avrieux en Maurienne, *Trav. S. Hist. Maurienne*, IV, 1876, p. 1-15; M.-J. Paulet et M.-A. de Lavis-Trafford (sur Saint-Pierre-d'Extravache), *Mém. et doc. S. Sav. Hist.*, LXX, 1933, p. 1-72; Lucien Bégule [36]; Emmanuel Martin-Rosset, Lanslevillard. Les peintures murales de la chapelle

rement recouvert de fresques de la fin du xv^e ou du commencement du xvi^e siècle, est encore plafonné d'un lambris de bois sculpté et doré du plus riche effet ¹⁸⁶. La petite chapelle Saint-Antoine de Bessans étale, aux regards surpris du visiteur, sa décoration extérieure et intérieure de figures allégoriques (Vices et Vertus) et ses rangées de panneaux historiés. Ces grands ensembles colorés, qui en disent long sur la piété, la richesse des populations et de quelques généreux donateurs, ont pu être l'œuvre d'artistes italiens itinérants subvenant, par leur travail, à leurs frais de route ¹⁸⁷; mais, dans la vallée de l'Arc supérieur, des peintres, des sculpteurs indigènes ont largement contribué à la décoration des édifices religieux de leur petite patrie. La famille Clappier, de Bessans, occupe de la sorte une place d'honneur dans l'histoire artistique de la province, à côté des Dufour, de Saint-Michel, du peintre Rancurel, de Montaimont, et de tant d'autres bons et naïfs artisans ¹⁸⁸.

Saint-Sébastien (monument historique) et les panneaux sculptés de l'église, photos et édition Martial Girard, Talloires (Haute-Savoie), procédé Sadag, Bellegarde, 1 plaquette illustrée; Mathieu Varille, L'art religieux en Haute-Maurienne, *Revue Alpine*, 1934, n° 296, p. 40-49, nombr. phot.

¹⁸⁶ Une tradition veut que la chapelle Saint-Sébastien ait servi à la représentation de « Mystères », chose que rend assez difficile l'exiguïté de l'édifice. Le Mystère de Saint-Sébastien a toutefois été composé par un certain Jean Scybille qui se qualifie lui-même de « maurianoys » (Cf. Florimond Truchet, *C. r. Congrès S. Sav.*, Saint-Jean-de-Maurienne, 1878. Saint-Jean-de-Maurienne, Imp. Vulliermet, 1879, p. 86 et sq.; François Rabut, Le Mystère de Saint-Sébastien, *Mém. et doc. S. Sav. Hist.*, XIII, 1872, p. 259-452; p. 263).

¹⁸⁷ C'est ainsi que les membres de la famille Gilardi, de Campertogno (Valsesia), ont travaillé en Val d'Aoste avant de rayonner en Maurienne à la fin du xviii^e et au xix^e siècle (J. Buttard, La dynastie des Gilardi, peintres et sculpteurs, *Trav. S. Hist. Maurienne*, 2^e série, V, 1^{re} partie, 1911, p. 100-104).

¹⁸⁸ Sur Rancurel, cf. Camille-Gabriel Foray, Raymond Rancurel de Montaimont, sculpteur, peintre-imagier, calligraphe (1519-1582) (*Trav. S. Hist. Maurienne*, IV, 1876, p. 17-34). Jean-Baptiste Clappier, le plus célèbre des sculpteurs-peintres bessanais, habitait le hameau des Vincendières. Il est l'auteur du tableau du Rosaire, à Lanslevillard, œuvre intéressante de 1629. Outre la lignée de Clappier, Bessans a produit d'autres artistes :

Illustration non autorisée à la diffusion

PL. I-A. — Type de village de fond de vallée : Bozel (855 m.).

A gauche, cône et bassin torrentiel du Bonrieu et Mont Jovet.

QO. 22033.

Cliché Robequain.



PL. I-B. — Type de commune basse : Villarlurin (702 m.).

A gauche, vallée du Doron de Bozel.

QO. 22034.

Cliché Onde.



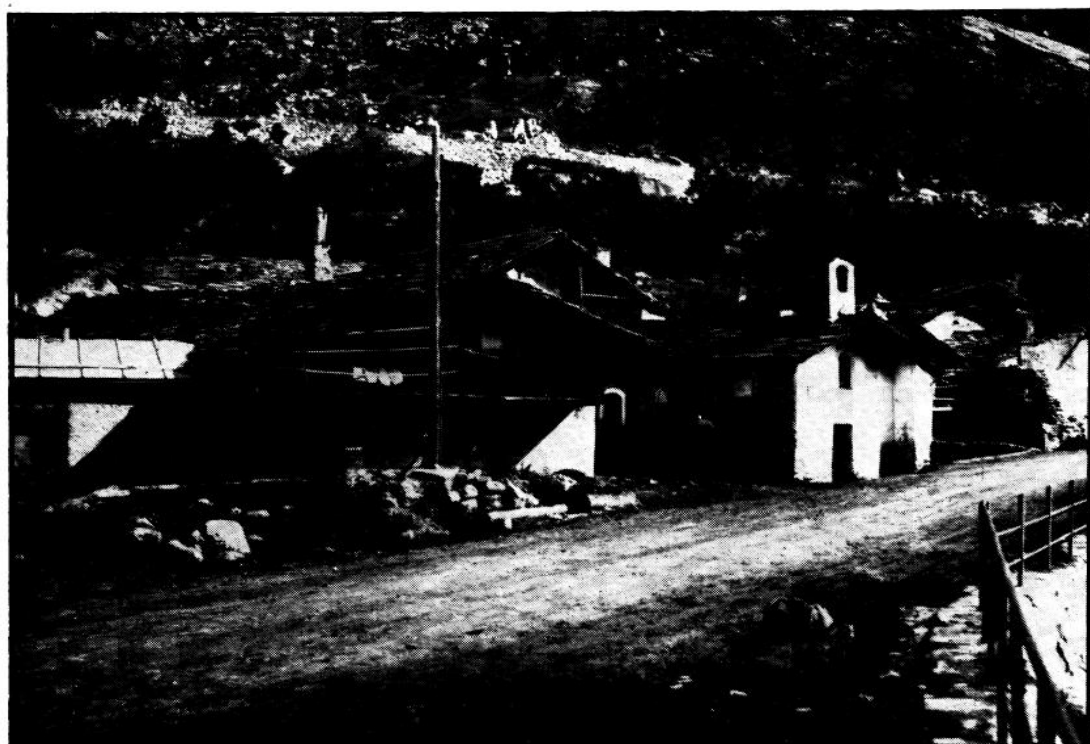
PL. II-A. — Hameau d'une commune haute : le Joseray, à Val-d'Isère (1850^m).

Disparition des arbres fruitiers, du bois dans la construction.

Mamelon pare-avalanche.

QO. 22031.

Cliché Oude.



PL. II-B. — Bonneval-sur-Arc (1784 m.). Maisons à galeries rudimentaires et à larges lauzes. Chapelle rurale de 1678.

QO. 22032.

Cliché Oude.

Grâce à leur pittoresque, à leur activité, à leurs populations saines, entreprenantes et remarquablement douées, les villages élevés méritent d'occuper un rang privilégié en Maurienne et en Tarentaise. Ils ont su attirer de bonne heure des groupes humains compacts et, mieux encore, les retenir. La forte densité, l'étonnant enracinement du peuplement aux niveaux les plus critiques de la montagne, enracinement contre lequel l'exode rural des temps contemporains n'a pu finalement prévaloir, apparaissent ainsi comme une nouvelle manifestation de l'originalité foncière des hautes conques pastorales des massifs intraalpins de Savoie.

Fodéré, Tracq, Garin, sans parler d'Etienne Vincendet, créateur des statuettes de bois peint connues sous le nom de « diables de Bessans ». Termignon a eu aussi ses peintres et ses sculpteurs, les Rey au xvr^e siècle, Sébastien Rosaz et Bernard Flandin, Guillaume Angley, peintre à la cour de Philippe V d'Espagne; Bramans, les Amalbert et Jean Simon; Avrieux, Villarodin-Bourget, Sollières, Bertrand et Porte, Tabeur, Jacques Roche (Cf. les auteurs déjà mentionnés ci-dessus et Auguste Dufour et François Rabut, *Les peintres et les peintures en Savoie du xiii^e au xix^e siècle*, *Mém. et doc. S. Sav. Hist.*, XII, 1870, p. 1-303, et XV, 1875, p. 196-208). La sculpture populaire a enfin multiplié des objets de toutes sortes, vielles, pipes, cannes, boîtes à sel, chandeliers et pieds de lampes dont on trouvera la reproduction dans l'ouvrage de Miss Estella Canziani [43].